

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

23^e ANNÉE

N^o 8.

AOÛT 1880.

Enterrements civils et spirites

Pour certaines personnes, le père de famille est le propriétaire absolu de l'enfant qui est sa chose; c'est *un droit inaliénable*.

Cependant on ne peut admettre qu'on ait le droit de séquestrer une intelligence, tandis qu'il est défendu de reléguer le corps de l'enfant dans une cave sans air et sans lumière; des ergoteurs prétendent qu'il est bon que des énergumènes aient préparé un syllabus contre les droits de l'homme, pour le bon plaisir des jésuites; ils trouvent bien que l'on puisse fomenter ainsi la guerre civile dans la rue et dans les esprits, à la plus grande gloire des droits des pères de famille.

Cependant, qu'un père de famille, libre-penseur religieux, enterre les siens à sa manière, selon ses convictions, et, aussitôt, les feuilles cléricales toujours pleines de mansuétude l'injurient et attaquent sa liberté de conscience. Par contre, si un libre-penseur se permettait d'attaquer un catholique lorsqu'il enterre son fils avec accompagnement de prêtres et de *De profundis*, s'il ricanait de cette cérémonie, vous verriez ce dont serait capable le cléricalisme, toujours au nom de la liberté de conscience et des droits du père de famille. N'est-ce pas là de l'intolérance et du caprice au premier chef? Si nous respectons le catholique qui se sert du prêtre, nous voulons qu'il y ait réciprocité et qu'on nous laisse libres de ne vouloir pas payer des chants et de l'eau bénite.

Ils veulent la liberté pour eux, non pour les libres-penseurs qu'ils veulent opprimer, toujours, pour honorer les droits du père de famille et parce que, un libre-penseur, surtout s'il est spirite, n'a pas de conscience! » Dans la chaire, les sectaires qui ne croient pas à la pluralité des existences, affirment que les spirites en accompagnant sans prêtre la dépouille mortelle de leurs co-religionnaires, « défendent ainsi que, pour eux, *on puisse espérer une autre vie!!!* » Cependant, adeptes de la réincarnation, que répétons-nous sur les tombes, sinon des pa-

roles telles que celles-ci : « Luttons contre l'ignorance, contre la misère matérielle et intellectuelle ; sous toutes les formes déployons notre énergie, notre volonté, prodiguons-nous pour donner à l'homme cette certitude que, par le travail, par le bien, par le juste et le vrai, personne n'aura souffert inutilement et injustement, car il y a une vie ultérieure pour les âmes, vie vers laquelle elles doivent se tourner pour recevoir complète et sage justice : *La mort est une restitution*, et nous sommes assurés de l'existence d'un monde meilleur où nous irons tous petits et grands, manouvriers et rois, humbles et savants, dès que nous l'aurons mérité à l'aide d'épreuves librement consenties, et subies en des vies successives sur notre terre. Oui, toutes les âmes ont pour objectif l'immortalité dans la vie éternelle ; la mort est la solution du problème de l'existence humaine, de l'existence de tous les êtres. La grande lumière, la grande leçon sort du tombeau. » Comment peut-on avoir cette audace, devant de telles pensées, devant ces affirmations, ces certitudes et ces lumineuses espérances, de prétendre que les cérémonies religieuses des spirites sur la tombe de leurs F. E. C., sont la négation d'une autre vie ?

Pardonnons-leur, car ils ne savent plus ce qu'ils font, ni ce qu'ils disent, ils ont perdu la saine notion des choses, la théorie du bon sens ; ils ne mettent bien en pratique que la fameuse maxime d'une politique machiavélique et tortueuse : *Divide ut imperes*, diviser pour commander. — *Divide, et imperabis*, émiettez vos adversaires, vous les maîtriserez, vous les foulerez aux pieds (traduction libre).

Les sectaires, vrais Gargantuas, ont voulu dévorer la société moderne, et celle-ci s'est défendue contre leurs agissements ; dédaigneuse, cette société qui travaille, qui acquiert son indépendance matérielle, et péniblement son indépendance scientifique et morale, dira bientôt aux ennemis de la libre-pensée religieuse, qui ont perdu la *science de l'esprit* : Non, nous ne reviendrons jamais à nos vomissements.

P.-G. L.

Appel pour les conférences spirites

Douai (Nord). — J'ai lu dans la *Revue*, que vous demandiez l'avis de nos frères en croyance, sur la proposition faite par un spirite, d'assurer au moyen de cotisations annuelles, un capital

de 50,000 fr., pour avoir des conférenciers capable de bien faire connaître notre doctrine en France et en Belgique.

Je trouve cette idée excellente et propre à gagner au spiritisme de nombreux prosélytes, car, malheureusement, il n'est connu généralement que par les plaisanteries souvent fort triviales de messieurs les journalistes et les anathèmes lancés du haut de la chaire par un clergé fanatique et intolérant; aussi ne s'en fait-on ordinairement qu'une idée vague et fort diffuse.

Un conférencier habile et instruit, ferait certainement voir sous un jour nouveau ces grandes questions de l'immortalité de l'âme, de la manifestation des esprits et de l'existence de Dieu, qui sont aujourd'hui délaissées par des populations incrédules ou fanatiques, et il pourrait d'autant mieux le faire que, le spiritisme, lui fournirait des arguments irréfutables, qui ne laissent aucune prise à la critique.

Le catholicisme peut disposer de moyens de propagande étonnants; il possède dans presque toutes les villes des cercles ouvriers où l'on organise chaque dimanche des conférences pour les membres et les sociétaires; et nous ne comptons pas les chaires de toutes les communes de France.

Le protestantisme aussi, a des pasteurs, des orateurs attitrés qui vont de ville en ville, prêchant et évangélisant. Si ces religions prétendues révélées, qui renferment tant d'abus et d'erreurs, trouvent encore des partisans, pourquoi le spiritisme dont la doctrine si claire, si logique, ne présente aucun mystère, ni aucun texte pouvant être interprété de diverses manières, ne gagnerait-il pas d'être mieux connu par les masses populaires? la *Presse* ne lui fournissant aucun concours, aucun aide, ne faut-il pas qu'il cherche à suppléer à ce silence voulu en semant lui-même les vérités nouvelles appelées à révolutionner le monde. On a bien, il est vrai, le livre à sa disposition, mais il ne pénètre pas partout, et généralement on préfère, surtout dans les classes ouvrières, le roman à la science et à la philosophie. Des conférences publiques, pourront seules obvier à cet état de chose en vulgarisant les études spirites qui élèvent et éclairent l'esprit.

J'ai soumis cette question à nos frères de Douai; ils ont été unanimes à en reconnaître l'utilité et l'urgence et brûlent de posséder des conférenciers; aussi, tous souscriront-ils dans la limite de leurs moyens. Quant à mon père, sans pouvoir fixer à

l'avance une certaine somme, il compte pouvoir s'engager à verser chaque année 20 fr. au minimum. J. JÉSUPRET fils.

Dans sa réunion générale, de juillet 1880, les membres de la Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec, se sont inscrits pour

	500 fr. annuels,
M. J. Guérin	5,000
M. Jèsupret père	20
M. et Mme Leymarie	20
M. J. Guérin (pour le journ. des Conférences).	1,000
M. F. Chatelier	5

Nota. — La Société pour la continuation des *Œuvres spirites* d'Allan Kardec, désire ardemment que tous les spirites se rallient à la pensée si pratique, si généreuse de M. J. Guérin; que tous fassent les plus grands efforts possibles pour arriver à un résultat réel, efficace, pratique, qui réponde au but vers lequel nous pousse si libéralement notre F. E. C.

Que partout on se réunisse pour discuter cette question importante des conférences spirites; que l'on s'entende pour faire un grand pas en avant et attirer à nous toutes les bonnes volontés, tous les dévouements, ceux qui sont les amis de la vérité, tous les serviteurs sincères de notre cause.

Imitez MM. Jèsupret, gens pratiques, qui ne conservent pas la lumière sous le boisseau, qui vulgarisent nos croyances et sauront faire cotiser tous les adhérents à l'*Œuvre spirite*, non-seulement pour fonder des groupes, mais pour y conduire des hommes instruits, éclairés, missionnaires de notre consolante, fortifiante et pure philosophie.

La valeur des hommes et des idées se mesure à leur énergique intervention dans la vie sociale des peuples; spirites, montrons ce que nous sommes, ce que nous valons, matériellement et moralement; tout dépend de notre activité, de notre volonté.

Libres Pensées

(Voir la Revue de juillet).

On a pu voir à quel point toutes ces communications médianimiques sont complètement d'accord, à peu de choses près tout au moins, les unes provenant de Roustaing, les autres de La

Genèse ou du *Livre des Esprits* d'A. Kardec. Dans beaucoup d'autres, que nous avons lues ou que nous avons obtenues nous-même, nous avons trouvé le même fonds d'idées. C'est d'ailleurs, ce nous semble, l'opinion même d'A. Kardec. « Si l'on considère, dit-il (1), les deux points extrêmes de la chaîne des êtres, il n'y a sans doute aucune analogie apparente; mais si l'on passe d'un anneau à l'autre, sans solution de continuité, on arrive, sans transition brusque, de la plante aux animaux vertébrés. On comprend alors que les animaux à organisation complexe puissent n'être qu'une transformation, ou, si l'on veut, un développement graduel, d'abord insensible, de l'espèce immédiatement inférieure; et ainsi, de proche en proche, jusqu'à l'être primitif élémentaire. Entre le gland et le chêne la différence est grande, et pourtant, si l'on suit pas à pas le développement du gland, on arrive au chêne et l'on ne s'étonne plus qu'il procède d'une aussi petite semence. Si donc le gland renferme les éléments latents propres à la formation d'un arbre géant, pourquoi n'en serait-il pas de même du ciron à l'éléphant? »

Tout cela, militant en faveur de nos propres pensées, n'a fait que corroborer la foi que nous avons dans la conception que nous nous sommes faite de l'univers et de la création. Certes, nous ne sommes point obligés d'admettre absolument tout ce que nous disent les Esprits, si bienveillants, si instruits et si supérieurs que nous les reconnaissons, car il sera toujours honteux pour un homme, à qui Dieu a fait don du libre arbitre, d'aliéner sa pensée, sa liberté et sa raison. L'élève n'est pas tenu d'épouser sans contrôle les théories de son professeur; il ne lui doit que sa reconnaissance et son respect. Selon certains Esprits, l'âme n'arrive à la période humaine qu'après s'être élaborée et individualisée dans les différents degrés des êtres inférieurs de la création. Suivant d'autres, l'Esprit de l'homme aurait toujours appartenu à la race humaine sans avoir passé par la filière animale. Nous sommes sans hésitation de l'avis des premiers. Ce système fondé sur la grande loi d'unité qui préside à la création répond à la Justice et à la Bonté du Créateur; il donne un but à la destinée des animaux qui ne sont plus des êtres déshérités, qui trouvent ainsi, dans l'avenir qui leur est réservé, une compensation à leurs souffrances, et qui formeraient enfin les premiers anneaux des êtres pensants. Il a de plus l'avantage de consacrer *la loi d'amour universel* qui se traduit en ce peu de

(1) « *La Genèse*, » page 220.

mots : Douceur, Bienveillance et Respect pour tous, Amour et Goût pour les faibles et les malheureux, Amabilité, Bonté universelle, Pitié et Affection pour tous les êtres de la nature.

D'ailleurs, si l'on fait des rapprochements entre l'animal et l'homme, quelles ressemblances innombrables ne rencontrons-nous pas ! Les lois de la vie paraissent identiques pour l'un et pour l'autre. Reproduire son espèce, élever ses enfants, ce sont là les deux grands devoirs de tout être créé, qu'il soit animal ou qu'il soit homme. La bête le sait aussi bien que nous car on la voit toujours s'acquitter de ses devoirs de famille avec un dévouement qui nous charme et une intelligence qui nous étonne. Quelle supériorité de la bête sur l'homme ne voyons-nous pas souvent ! On dirait vraiment que plus l'intelligence et la puissance se développent chez ce dernier, plus il abuse et devient mauvais. Que serait-ce donc si Dieu n'avait pas créé les lois d'expiation, les deux lois qui viennent régulariser la vie de la planète, en ramenant tout dans l'ordre et le droit chemin : le remords et la réincarnation.

Si nous poussons une pointe dans l'antiquité, où le spiritisme était alors la religion régnante, nous y trouvons écrite à chaque pas, dans les vieilles traditions, la doctrine des incarnations humaines des âmes revenant sur cette terre, soit en mission pour travailler au progrès de l'humanité, soit en expiation des fautes commises dans une existence antérieure. Les Indous, les Egyptiens et les Chinois, croyaient même aux transmigrations des âmes humaines dans des corps d'animaux, c'était leur enfer et leur punition. Ils admettaient que les animaux étaient eux-mêmes susceptibles d'être inspirés, à la façon des hommes, par les êtres invisibles du monde surnaturel, et Pythagore disait que c'était l'homme seul qui, dans son amour-propre et son orgueil, avait décidé que les animaux étaient privés d'intelligence et de raison. Pythagore croyait que les animaux entendent *par la pensée*, ce qui se passe intérieurement dans l'âme avant qu'on l'exprime, au moyen de la voix. C'était admettre évidemment la transmission de la pensée ; nous l'admettons aussi, et nous croyons que les bêtes ont reçu de Dieu les moyens de se comprendre entre elles ; il faut bien aux fourmis et aux poissons des moyens de s'entendre pour se réunir ou travailler par familles ou par groupes. S'il faut en croire les anciens, et même certains de nos contemporains, il y a des hommes qui comprennent le langage des animaux.

Apollonius de Thyane naquit quelques années avant le Christ, c'était un pythagoricien. Il ne se nourrissait que de légumes et, sobre en tout, donnait tout son bien aux pauvres ; il ne parlait que par sentences, ce qui lui donna grande autorité sur le peuple ; il eut beaucoup de disciples et était suivi par eux comme Jésus par les siens. Il avait été étudier auprès des Brahmanes de l'Inde, des Mages de Perse, des Gymnosophistes d'Egypte, puis il alla en prédicateur visiter Ninive, Ephèse, Smyrne, Athènes, Corinthe, etc..., en essayant de corriger les mœurs, et en prêchant la réforme de tous les abus. Il vint à Rome où régnait alors Néron et y fit beaucoup de miracles (car il était thaumaturge) à tel point qu'à sa mort on lui éleva des statues dans cette ville. Ayant un jour rencontré dans Rome le convoi d'une jeune fille noble, il s'approcha d'elle, prononça quelques mots, et la jeune fille se leva et revint chez elle. Il était prophète ; un jour étant à Ephèse, il s'écria : Voici qu'on tue le tyran ! En effet, à la même heure, à Rome, l'empereur Domitien était assassiné.

Apollonius de Thyane, entendant une hirondelle gazouiller dit à ses amis qu'il comprenait ce qu'elle disait : elle avertissait ses compagnes qu'un âne chargé de blé venait de tomber et que tout le grain s'était répandu par terre.

N'est-il pas évident d'ailleurs que la variété des intonations dans le chant des oiseaux, prouve qu'ils émettent des pensées différentes ? N'ont-ils pas des cris particuliers, soit qu'ils aient peur, soit qu'ils s'appellent, soit qu'ils avertissent leurs petits de venir manger ou soit qu'ils les caressent ? Les animaux sont nos alliés, nous jouons vis-à-vis d'eux le rôle que les esprits de l'espace jouent vis-à-vis de nous, et c'est à juste titre que les Pythagoriciens accusaient d'impiété quiconque osait manger de leur viande ; c'était pour se conformer aux principes de la justice qu'ils défendaient de les tuer. Ces principes étaient beaux car mieux l'homme sera disposé envers les animaux, plus il aura de respect et d'amitié pour l'espèce humaine. Pythagore disait que le repos le plus doux et le plus satisfaisant pour l'âme était de ne s'écarter jamais de la justice, et la justice n'est pas seulement l'amour pour le genre humain, c'est la justice étendue à tout ce qui est animé. C'est avec ces principes que l'homme peut devenir parfait.

Les Egyptiens, eux aussi, étaient persuadés que l'homme n'était pas la seule créature qui fût remplie de la Divinité ; ils croyaient que l'âme n'habitait pas seulement dans l'homme, mais

qu'il y en avait une dans toutes les bêtes ; c'est pour cela qu'ils représentaient Dieu aussi bien sous la figure d'un animal que sous celle de l'homme. Souvent Dieu est représenté chez eux ayant une tête humaine et les autres parties formées par les membres d'autres animaux, ce qui semblerait indiquer qu'ils croyaient à la transfiguration de la bête en homme, ou bien encore que c'était la volonté de Dieu que l'homme se complût dans la société des animaux et s'habituaît à vivre avec eux pour les apprivoiser et leur être utile en les faisant progresser. Les Egyptiens avaient découvert que, lorsque l'âme des bêtes est délivrée de leur corps, *elle est raisonnable*, prévoit l'avenir, rend des oracles et est capable de faire tout ce que l'âme de l'homme elle-même peut faire quand elle est dégagée du corps.

Chez les Perses, enfin, partisans de la métempsycose, on donnait, dans les mystères de Mithra, des noms d'animaux aux hommes. Ormuzd était le génie du bien et Mithra son ministre ; c'était le nom sous lequel on adorait le soleil et le feu. Mithra parcourt incessamment l'espace, voyant tout de ses mille yeux, entendant tout de ses mille oreilles, il combat sans trêve ni répit Ahriman le génie du mal et sa légion de mauvais esprits. C'est lui qui veille au bonheur des hommes, à la fertilité de la terre. C'est lui qui, la balance de la justice à la main, pèse les actions des hommes à l'entrée du pont qui conduit à l'éternité. On l'invoquait trois fois par jour. Son culte était très répandu ; en Perse, en Egypte, à Rome, il avait des temples. Les mages, dans *les mystères de Mithra* désignaient les hommes par des noms d'animaux ; par exemple les ministres de leurs mystères étaient appelés *les Corbeaux*, et ceux qui y participaient s'appelaient *des lions*.

Mais rentrons dans notre sujet. Tout est métamorphose et progrès dans la création, et plus la science avance dans le champ de ses travaux et de ses découvertes, et plus la loi devient évidente à l'esprit du penseur et du philosophe. Sans parler des superbes travaux de Darwin, entrons dans un musée d'embryologie ; c'est bien là vraiment qu'on assiste à tous les mystères de la création. Quelle suite admirable dans le développement régulier de cet atome microscopique qui renferme toutes les phases de ses destinées ! Quelle évidence d'un plan préconçu, d'une idée parfaitement arrêtée ! L'idée, l'embryon, le fœtus, l'enfant, l'adulte, l'homme mûr, le vieillard, tout est

condensé dans un atome, absolument comme le chêne est tout entier contenu dans sa graine. On se demande en vérité si la matière n'est pas intelligente ; si ce n'est point elle-même qui, en vertu de lois chimiques, se transforme cellule à cellule. Mais non ! Bientôt on s'aperçoit à quel point pareille hypothèse est inintelligente et fausse, car on devine bien vite un plan arrêté d'avance, un projet préconçu se déroulant sous le souffle d'une pensée intelligente et supérieure.

Est-ce Dieu qui préside lui-même au miracle de cette création de l'être humain ? Nous ne le croyons pas ; les fausses manœuvres auxquelles nous fait assister la tératologie nous montrent bien qu'il n'en est rien, car Dieu ne peut pas se tromper. D'un autre côté on acquiert bien vite la conviction que quelqu'un travaille à la confection, si merveilleusement régulière, imparfaite souvent, de ce petit être qu'on appelle un fœtus, et qu'une véritable intelligence préside à son développement. Pour nous, nous ne nous pouvons empêcher de penser qu'un esprit particulier est préposé à la formation de chaque être, ou de chaque espèce d'êtres. Si les hommes sont si disparates, si variés dans leurs formes plastiques, dans leur valeur intellectuelle et morale, c'est que les esprits créateurs sont eux-mêmes différents dans leur degré d'intelligence et d'avancement. Par exemple, un Esprit possédant le sentiment du beau dans la forme, du beau dans la grâce, du beau dans l'intelligence et la bonté, créera un être humain presque parfait, ou du moins donnera à l'embryon ou à l'enfant qui va naître et se développer en vertu de ses propres forces, une impulsion initiale qui contiendra en principes tous ces genres de beauté.

Une autre hypothèse, très acceptable aussi, est que l'Esprit en s'incarnant, construit lui-même inconsciemment sa propre demeure, qu'il imprègne intimement de tous les attributs, qualités ou vices, qu'il possède au moment de sa réincarnation.

Dans tous les cas, on sort de là avec cette conviction que, dans la création de l'être humain, la femme est l'instrument principal ; c'est à elle seule qu'appartient *tout l'honneur* de mettre un homme au monde. Tout homme qui ne sort pas d'un musée d'embryologie rempli pour la femme d'amour et de profond respect, doit être regardé ou comme dénué complètement d'intelligence, ou comme un cœur imbu d'ingratitude et de lâcheté.

Nous ne quitterons pas ce sujet sans émettre ici une idée qui

nous paraît digne de méditation, c'est qu'il dépend en partie de la mère de faire de son enfant ce qu'elle veut. Nous sommes intimement persuadé *qu'on crée par la pensée*. Une femme qui, pendant le temps de la gestation, regarderait comme un devoir de n'imprégner ses yeux que de belles images, en allant visiter les grands musées de peinture, en allant s'inspirer des belles formes de la Vénus de Milo ou de l'Apollon du Belvédère, cette femme, par son désir ardent, sa volonté ferme que cela soit, pourrait influencer sur les formes du petit être qu'elle développe au dedans d'elle et qu'elle nourrit, non-seulement du plus pur de son sang, mais encore de toutes ses pensées, de ses impressions et de ses rêves. La femme est, en réalité, la créatrice divine qui fait l'homme ce qu'il est, non-seulement au point de vue physique mais encore au point de vue moral et religieux. Les Grecs voyaient plus clair que nous. Comme eux nous ne devrions avoir dans nos musées et nos places publiques que des sculptures aux lignes sévères, pudiques et nobles, et l'on en devrait bannir celles qui, comme on le voit trop souvent aujourd'hui, ne sont que les représentations de pensées lascives et montrent, en définitive, la dégradation de l'art, qui ne mérite ce nom que lorsqu'il est la double expression de la beauté physique et de la beauté morale.

Dans cette étude de l'embryon il reste à faire une troisième hypothèse c'est que le principe vital est par lui-même intelligent; inintelligent à son point de départ dans la mousse ou le microzoaire, il le devient en passant d'un être dans un autre, en se transformant, en un mot, comme tout ce qui naît et vit dans la nature. On peut d'ailleurs supposer qu'il possède en lui, à l'état latent, tous les rouages de l'organisation de l'être qu'il est chargé de développer dans toutes ses phases successives. Voyez une montre. N'est-elle pas un ensemble de rouages tout disposés à se mettre en mouvement pour la réalisation d'une idée préconçue? L'inventeur, l'ayant construite avec son intelligence et sa pensée, son rôle est terminé; dès lors tout être humain, si peu intelligent qu'il soit, pourra prendre une clef et mettre en mouvement cette montre qui va marcher toute seule et marquer l'heure comme si elle était elle-même un être intelligent. Le navigateur Cook raconte qu'arrivant dans une île inconnue, au milieu d'une peuplade de sauvages, ceux-ci regardèrent comme un Esprit vivant et pensant, une montre dont il leur fit cadeau, laquelle indiquait le passage au Zénith du Soleil, leur Dieu, et

battait chaque pas de sa marche dans le Ciel. Cependant il n'en est rien ; tout le monde sait qu'une montre n'est autre chose qu'un mécanisme brutal portant dans ses rouages toute la vie dont il va jouir pendant vingt-quatre heures.

La graine d'une plante est cette montre elle-même. C'est le grand Horloger de l'univers, qui a formé son mécanisme en vue d'une fin préconçue, et ce mécanisme c'est le principe vital qu'elle porte en son sein ; la clef qui va la mettre en mouvement, c'est l'inintelligent Soleil, dont les rayons, composés de milliers d'éléments différents, vont introduire dans tous ses rouages la chaleur et l'électricité qui vont la métamorphoser en bourgeons, en fleurs et en fruits, aussi régulièrement que la montre qui marque toute seule les secondes, les minutes et les heures.

Pourquoi d'ailleurs ce principe vital ne se transformerait-il pas comme toute chose en s'imprégnant d'âme, de pensée divine, à mesure qu'il avance dans l'échelle des êtres ?

La loi de l'analogie est la seule lumière qui puisse guider l'homme dans ses recherches hors de la terre qu'il habite. En adoptant cette loi comme vraie on s'élève facilement du connu à l'inconnu. Que fait le sculpteur qui veut produire une Vénus de Milo ? Il prend un bloc de marbre et le dégrossit petit à petit, et de la masse informe bientôt on voit sortir les bras et les jambes, le buste, le nez, les yeux, la forme parfaite enfin, portant sur son front la pensée de l'artiste. Eh bien ! le minéral est le bloc informe que prend Dieu ; il y met le principe vital qui est sa Pensée et voilà le bloc qui devient mousse, fougère ou chêne, cerf ou cheval ou chien, homme enfin. La statue terminée, il l'abandonne à son libre arbitre afin qu'elle forme elle-même son âme, en l'adorant et en l'aimant. Lui, restant invariablement le sein toujours gonflé d'amour qui attire à soi toutes les créatures et les nourrit de vie intellectuelle et morale. Et c'est ainsi que l'on peut dire que :

« *L'âme est un noyau incandescent, une activité assimilatrice reprenant un à un tous les attributs du Créateur (1)* »

Mais est-il bien vrai que ce soit Dieu lui-même qui soit l'architecte, l'artiste présidant à toutes ces transformations infinies de la matière sur les terres du ciel. Nous ne le pensons pas par la raison que toutes ces œuvres, si admirables qu'elles soient, ne sont pas parfaites. Nous aimons mieux croire aux esprits collaborateurs de Dieu dans la création, dont la puissance est

(1). *Choses de l'autre monde* par Eugène Nus.

d'autant plus grande que leur rang est plus élevé dans la hiérarchie des anges ou êtres incorporels. C'est ce fait, devenu une conviction pour nous, qui donna lieu dans l'antiquité au polythéisme, aux Dieux qui présidaient aux destinées d'une famille ou d'un pays. Dans cette hypothèse, la vie, l'intelligence, le travail, sont répandus dans tout l'univers ; le ciel devient le monde des causes et les Terres du ciel, avec leur matière indéfiniment métamorphosée, le monde des effets. Dieu par sa pensée, a créé l'univers ; c'est Lui qui d'une matière unique, l'éther, forme les Nébuleuses et dans ces Nébuleuses établit des centres de vie : les Soleils, immenses réservoirs de forces électriques et magnétiques répandant sur les Terres qui sont nées de son sein tous les éléments de travail. Mais le Soleil n'est qu'un instrument ; il fournit des forces dont les esprits disposent pour transformer la matière, pour créer. Les esprits partagent la puissance de Dieu, et c'est là leur récompense. S'ils en abusent ils sont punis, et de là vient la légende, qui paraît si vraie, des anges déchus. Il faut bien que l'Esprit bon et intelligent, qui va toujours dans le chemin droit, en obéissant à son créateur, soit récompensé pour que Dieu soit juste, et puni, l'Esprit orgueilleux et récalcitrant.

Tout cela est rationnel, juste, intelligent, plausible, vrai, pour tout esprit qui se donnera la peine de méditer un peu cette admirable création qui a rempli l'univers de miracles et dont la splendeur éblouit nos sens encore trop faibles pour tout comprendre.

(A suivre.)

René CAILLÉ

LES PROGRÈS DU TÉLÉPHONE.

On est parvenu à former des téléphones avec un simple fil de fer traversé par un courant ; on a pu faire parler des portes et des tables ; la transmission de la parole a pu se faire à haute voix, sous l'influence d'actions chimiques encore inexpliquées, et des compagnies se sont formées dans divers pays, pour permettre l'échange des idées entre les divers habitants d'une ville. Ces installations, très-nombreuses en Amérique, commencent à s'organiser en Europe, et à Paris il existe aujourd'hui deux compagnies pour ce genre de service, qui ont déjà un assez grand nombre d'abonnés.

Comme ces dernières merveilles téléphoniques nous ont occu-

pé à plusieurs reprises, nous sommes bien aise de montrer aux sceptiques, par cette citation, que ces merveilles, pour n'être pas encore vulgaires, n'en sont pas moins réelles.

Tel étant le passé du téléphone, M. du Moncel ne manque pas à la prudence en prophétisant qu'avant peu cet instrument nous procurera encore bien des surprises.

« On a pu faire parler des portes et des tables, » est-il dit dans ce qui précède; M. Adlet, qui arrive à les faire parler assez haut pour qu'on les entende sans appliquer l'oreille contre le bois, y emploie un téléphone sans diaphragme et à fil de fer, et voici comment il dispose l'expérience qui, suivant les temps et les lieux, eût pu faire brûler son auteur comme sorcier ou le faire vénérer comme thaumaturge.

Une plaque de cuivre de 3 centimètres de diamètre sur 1 centimètre d'épaisseur, est fixée par deux vis au-dessous de la table. A cette plaque est soudée un bout de fil de 1 millimètre de diamètre et de 2 centimètres de long. Enfin, à ce fil est suspendu un cylindre en cuivre haut de 2 centimètres, large de 3, lequel est recouvert par une petite bobine.

Il va sans dire qu'un transmetteur microphonique fait fonctionner ce petit téléphone. Le transmetteur agit sur le courant voltaïque d'une pile Léclanché.

Supposons le microphone dans un appartement, la table dans un autre, de manière que la voix de celui qui parle dans le microphone ne puisse être entendue des personnes qui ont la table devant les yeux, ces personnes entendront la table prononcer comme d'elle-même la parole de l'opérateur. Inutile d'insister sur ce point qu'on peut faire parler une table où un meuble quelconque tout comme une porte.

Voici une invention dont les prestidigitateurs tireront un brillant parti, pour prouver *urbi et orbi* que les spirites ne sont que des imposteurs et des charlatans, en supposant que ces derniers aient, bien avant les hommes de science, découvert ces trucs merveilleux et les aient gardés pour leur usage personnel.

Les hommes studieux se diront que, puisque depuis 1845, les tables ont parlé, c'est que là, il y avait une force intelligente mais modeste, qui, sans instrument de physique, a pu et peut produire les résultats de transmetteur qui agit sur le courant voltaïque d'une pile Léclanché.

L'homme, il est vrai, est une pile et un transmetteur bien autrement remarquable que tous nos instruments de laboratoire;

les forces psychiques de l'espace, les Esprits, tirent un parti admirable de nos médiums et produisent avec eux une foule de phénomènes dont la science va se rendre compte avec le téléphone d'Edison, le spirite. Les inventeurs viennent inconsciemment au secours de notre *cause*. P.-G. L.

Il ne se croit pas mort et trouble les vivants

De temps à autre, des faits extraordinaires, dont la cause mystérieuse échappe à l'observation la plus habilement soutenue, viennent frapper les esprits les plus positifs, en les forçant à envisager une question très-complexe laissée volontiers dans l'ombre : celle de la psychologie expérimentale.

Quand des phénomènes inexplicables se produisent dans un milieu peu éclairé, et n'ont pour témoins que des gens simples, dont une éducation incomplète n'a pu affranchir l'intelligence, élever le jugement, l'opinion n'est pas embarrassée ; elle tranche par deux mots : *Superstition populaire*, et elle ne s'arrête pas un instant aux affirmations de la crédulité locale. Mais lorsque, en plein centre d'activité intellectuelle, dans un milieu positif, observateur et sceptique, à Paris, par exemple, ces manifestations surgissent, il devient impossible de se retrancher dans la négation pure et simple ; il faut renoncer aux plaisanteries qui n'expliquent rien, pour entrer dans une étude consciencieuse et, par un examen attentif, dégager une partie de vérité, enveloppée de fausses apparences, d'inconcevables invraisemblances, et d'erreurs grossières.

Je cite un de ces faits étranges, bien capable de porter le trouble dans les esprits les plus positifs, de dérouter le jugement le plus sérieux. Il semble que de tels phénomènes soient un défi, jeté à la raison de ceux qui n'ont pas encore compris que, parallèlement à la science physique, tout à côté de la science physiologique, il y en a une autre non moins importante, non moins féconde, qui peut soumettre à son observation les forces les plus puissantes, et doit rechercher la cause des phénomènes les plus extraordinaires à la fois et les plus insaisissables : je parle de la science psychologique.

Vers le milieu de l'année 1878, les époux R*** entraient en qualité de concierges dans une maison de la place Saint-Georges. Le premier trimestre écoulé, Mme R*** reçut le montant des loyers, et prit soin d'enfermer ces diverses sommes dans une

armoire dont elle conserva toujours la clef. Elle y avait joint également les quittances de différents frais, qu'elle avait payés et avancés pour le compte de son propriétaire : facture de gaz, eaux, etc., laquelle somme venait en déduction sur le montant des sommes totales encaissées par elle. Lorsque, après une heure environ, le gérant de la maison se présenta pour recevoir l'argent des termes, Mme R*** ouvrit l'armoire par un double tour de clef. Sa consternation fut grande quand elle s'aperçut qu'il lui manquait deux billets de cent francs, ainsi que tous les reçus de factures soldées par elle.

Toutes ses recherches demeurèrent infructueuses. Cependant quoiqu'elle n'eût découvert aucune trace de fracture sur le meuble qui renfermait ces valeurs, quoiqu'elle eût l'entière certitude que personne n'avait pu s'introduire chez elle, quoiqu'elle ne s'expliquât pas qu'une partie seulement de la somme renfermée lui eût été soustraite avec des papiers sans valeur aucune pour celui qui les avait dérobées, elle se crut, néanmoins, victime d'un vol. Elle en fut d'autant plus affectée que, peu connue encore dans la place qu'elle occupait, elle avait à craindre d'être soupçonnée d'avoir inventé une perte invraisemblable pour se faire donner un argent qu'elle n'aurait pas déboursé.

Cette première mésaventure fut le début d'une série de dommages qui, se renouvelant chaque jour, firent le tourment de Mme R***. Cependant, obligée par état à ne jamais quitter sa loge, elle y exerçait à toute heure une surveillance complète; eh bien, malgré cette vigilance, il lui fallait journellement constater une nouvelle disparition, ses effets, son linge lui étaient soustraits pièce par pièce, le corset qu'elle quittait le soir, et qu'elle déposait au pied de son lit, devenait, le lendemain, introuvable; se promettait-elle une sortie? les jupons empesés, la toilette fraîchement garnie, se trouvaient partie enlevée, partie déchirée, froissée, en quelque sorte sous ses yeux même.

Impuissante contre cette persécution, Mme R*** n'avait aucune base pour appuyer ses soupçons. Tout d'abord, elle avait cru à un vol; mais généralement, après un espace de temps plus ou moins prolongé, les objets disparus lui étaient tout-à-coup rapportés; le plus souvent elle les retrouvait à un endroit tout différent de leur place habituelle, et rendus presque méconnaissables par le mauvais état où il se trouvaient.

Il convient de dire que cette dame, qui plaçait dans sa loge le linge d'un usage journalier, mettait ses effets dans un sous-sol

qui n'a d'accès que par la loge même; elle ramenait une autre partie de ses vêtements dans une autre pièce située au premier étage, et séparée de la loge par la largeur d'une cour. Ce cabinet ne possède qu'une porte pour toute ouverture.

C'est dans le sous-sol et dans cette dernière resserre que le ravage était le plus considérable. Les serrures des malles étaient brisées, les vêtements projetés de toutes parts, défraîchis, salis par le froissement. Telle chemise, tel jupon placés en ordre au retour du blanchissage, disparaissait pour être retrouvé quinze jours, un mois plus tard; mais sali de telle sorte qu'il semblait avoir subi un usage prolongé!

De quelle mystification acharnée Mme R*** était-elle victime? elle ne se connaissait pas d'ennemis. Tous les locataires de la maison l'estimaient et la plaignaient, indignés de la voir en butte à une inqualifiable méchanceté. Ne pouvant raisonnablement s'arrêter qu'à cette seule supposition, celle qu'un malfaiteur pénétrait dans la resserre à l'aide de fausses clefs, elle fit poser partout des serrures de sûreté, mais les mêmes faits se reproduisirent sans interruption, et la malheureuse femme dut porter sa déposition chez le commissaire de police.

Un vol commis dans la resserre située au fond de la cour était explicable; mais comment pouvait-on pénétrer dans la loge et dans le sous-sol? Devant les affirmations très-positives de Mme R***, le commissaire en vint à douter de la raison de celle-ci! N'avait-il pas affaire à une folle? Ce n'est que sur les protestations de M. R*** et sur celles de tous les locataires de la maison que la plaignante reconnue saine d'esprit, et possédant toute sa raison, fut écoutée et ses plaintes prises en considération.

De cet instant, en effet, la police établit une surveillance active au dehors. Jour et nuit, les abords de la maison étaient observés. Tandis que les membres de la famille éprouvée, ne quittant pas leur logements s'assuraient des locataires, les agents, postés aux alentours, guettaient l'entrée de la maison, de telle sorte qu'aucune personne ne pût s'y introduire sans être observée. Enfin, pour protéger la resserre du fond de la cour on y établit une sonnerie électrique de manière que le moindre effort pour ouvrir la porte devait être trahi.

Toutes ces précautions furent déjouées. Les mêmes méfaits se reproduisirent comme par le passé, et partout à la fois. Cependant dans la loge habitée, dans le sous-sol, et dans la resserre, les

serrures demeuraient intactes, et la sonnerie électrique restait muette.

Pendant deux ans les mêmes méfaits se renouvelèrent toujours inexplicables ; Mme R^{***}, en butte à cette étrange persécution, vit bientôt que son mari et son fils, un enfant de quatorze ans, étaient frappés par la nature mystérieuse de ces actes incompréhensibles.

Un jour même le jeune fils étant couché, entendit des bruits produits autour de lui dans l'air, et vit passer sous ses yeux des figures de femmes qui s'évanouissaient en touchant la muraille : son émotion fut si vive que sa santé s'en ressentit et que le sang-froid et la fermeté de sa mère purent seuls le rassurer.

Dans la crainte d'effrayer sa famille, Mme R^{***} s'appliqua désormais à cacher les nouveaux dommages dont elle était elle-même très-émue. Un fait surtout la terrifia. Depuis fort longtemps, elle avait placé dans une armoire, un corset de jeune fille. Ce corset avait été resserré, fraîchement blanchi, et n'avait pas été porté depuis plusieurs années. Il disparut. Quand un mois après Mme R^{***} le retrouva, roulé en paquet, les lacets qui étaient pendants, étaient carbonés à différentes parties et l'on ne pouvait douter qu'ils n'eussent été brûlés.

Cette découverte devint, pour la pauvre femme, un perpétuel sujet d'anxiété. De ce moment elle eut à craindre un incendie. Sous le coup de cette pénible préoccupation, elle se levait dix fois par nuit, descendait dans le sous-sol, visitait tout, pour s'assurer, par elle-même, s'il n'y avait aucun danger d'incendie.

Je dois dire que la victime de cette persécution extraordinaire possède un esprit froid et positif, inaccessible aux superstitions religieuses ; son jugement est sûr et nullement porté vers le merveilleux. Dans ces dispositions, il lui fallut des preuves répétées d'une influence occulte, pour qu'elle s'attachât à la pensée d'une intervention invisible. Ce n'est que contrainte par l'évidence qu'elle s'arrêta à cette dernière supposition, complètement en dehors des idées qu'elle s'était faites jusque-là. Cependant vers 1850, au moment où tout le monde s'occupait de tables tournantes, Mme R^{***}, alors jeune fille, elle aussi avait essayé et constaté son pouvoir sur le phénomène ; mais elle avait trouvé là un amusement, sans portée, s'y était livrée quelquefois par plaisanterie, sans croire à autre chose qu'à une action physique. Depuis elle ne s'en était plus occupée. Devant la persistance des disparitions inexplicables, elle se rappela ces essais

et se demanda si une influence semblable à celle qui, autrefois, avait pu, en s'aidant de son concours, faire mouvoir un meuble, ne pouvait, par le même procédé, déplacer les objets dont elle ne concevait pas autrement la disparition ? Cette supposition prit d'autant plus de créance dans son esprit qu'elle constatait que c'était toujours ses propres vêtements qui lui étaient enlevés, tandis que, ni ceux de son mari, ni ceux de son fils, n'étaient dérangés.

Cherchant une solution sur cette trace, Mme R. se rendit près du directeur de la Revue Spirite pour lui faire part des faits que je viens de rapporter. Elle lui demanda s'il pouvait expliquer ces phénomènes, et s'il existait un moyen d'y mettre un terme. J'étais présent à cette entrevue et je dis à cette dame que je désirais constater les désordres dont elle était victime.

J'invitai cette personne à se trouver, à quelques jours de là, à la Société psychologique, afin que nous pussions, à l'aide d'un médium, savoir quelle influence hostile se manifestait avec une si fâcheuse obstination. Une évocation eut lieu, et l'on apprit que le concierge qui avait précédé la famille R. dans son emploi et qui avait eu, pendant quinze ans, la jouissance du logement et de la resserre, était l'auteur des désordres commis depuis ces deux dernières années. Ce malheureux se communiquait avec une extrême difficulté : Nous dûmes renoncer à employer la table qu'il projetait dans tous les sens, avec une telle force qu'il parvint à casser un des pieds. Nous essayâmes l'écriture médianimique. Après quelques plaintes vagues sur sa situation, qu'il disait être affreuse, il formula des accusations contre une personne qu'il injuriait sans toutefois la nommer. Tous les assistants supposaient qu'il s'adressait à Mme R. et moi-même j'avais cette pensée, en l'interrogeant. De qui parlez-vous, lui dis-je ? il écrivit dans un paroxysme de fureur : C'est Adèle, c'est Adèle !!!

Mme R. très impressionnée s'écria aussitôt : C'est sa femme qu'il accuse ; Adèle est le nom de sa femme ! Je dois dire ici que Mme R. était complètement inconnue au cercle psychologique, qu'elle n'avait jamais prononcé ce nom d'Adèle, qui n'était pas même venu dans sa pensée ; car elle n'aurait jamais supposé cette accusation du mari contre sa femme. Elle trouvait donc dans ce fait seul, une confirmation de tout ce que je lui avais dit sur l'intervention des Esprits.

Je n'insisterai pas sur les communications que nous obtînmes à diverses reprises. D'après ces données nous acquîmes la certitude que le malheureux concierge, décédé depuis deux ans, se croyait encore vivant, et tourmentait Mme R*** dans l'espoir de lui faire renoncer à un emploi qu'il croyait lui appartenir de droit. Quant aux accusations portées contre sa femme elles s'appuyaient sur des griefs imaginaires. Il était persuadé que, séquestré, enfermé, sa femme le faisait passer pour mort et le tenait au dehors de toute relation. J'essayai de le faire revenir de cette illusion, lui affirmant qu'en effet, il était réellement mort, et l'engageant à cesser de tourmenter Mme R*** qui lui pardonnait le passé.

Depuis cette époque les faits de disparition s'espacèrent de plus en plus. Mme R*** recouvra enfin la tranquillité.

Le phénomène que je viens de rapporter, tout étrange qu'il soit, est néanmoins plus fréquent qu'on ne suppose. Lorsqu'il a ce caractère de continuité, force est bien d'en rechercher la source; mais le plus souvent, la cause reste inconnue, parce que les préjugés scientifiques et les préjugés religieux la recherchent chacun de leur côté où elle n'est pas. Les fanatiques crient au miracle, les esprits forts crient au charlatanisme; les uns parlent d'exorcisme les autres d'hallucinations, voire de supercherie; mais ni le prêtre, le médecin, le gendarme placés vis-à-vis de ces faits ne peuvent les dominer, et les expliquer moins encore. C'est qu'ils subordonnent leurs observations à leurs passions, c'est qu'ils agissent dans un sens déterminé et de parti-pris. C'est qu'ils n'apportent pas dans leur mission l'esprit de recherche; mais que, se renfermant dans un système préconçu, ils se placent précisément dans la condition voulue pour ne rien voir, ni rien comprendre, ni rien trouver.

Les phénomènes de cet ordre ont été trop peu étudiés; on peut dire que jusqu'ici ils ont été tenus dans l'ombre; mais dès que, par leur fréquence, ils auront éveillé l'attention, force sera bien de les examiner, de les contrôler, et de les rattacher à une série d'études nouvelles. En entrant dans cette voie la science se complètera : elle embrassera les deux pôles extrêmes entre lesquels tout *est*, tout se meut, tout vit; elle sera véritablement une, ajoutant au domaine des faits celui des forces; reliant, dans ses études, le monde physique et le monde psychologique, elle avancera d'un double élan, vers la lumière, vers la vérité.

Georges COCHET.

Progrès du Spiritisme dans le Nord.

Je suis loin d'être guéri ; mon obsession me donne des alternatives de mal et de mieux, caractérisés par des effets physiques vraiment bizarres, qui ne laissent aucun doute sur l'intervention des Esprits mauvais et bons ; les uns et les autres se font reconnaître par des effets physiques différents. Je constate avec plaisir que, dans cette lutte incessante, les bons finissent par l'emporter sur les autres, ce qui fait que je souffre beaucoup moins qu'autrefois.

C'est une véritable joie de vous annoncer que notre belle philosophie fait dans notre région des progrès sensibles ; les adeptes se multiplient, le clergé l'attaque en chaire, l'opinion publique s'en préoccupe, ou en parle, on s'informe, et finalement d'elles-mêmes, des personnes cherchent la lumière et veulent s'instruire je fais tous mes efforts dans ce sens et je remercie Dieu qui les bénit. Deux nouveaux groupes sont en formation. Le premier à Somain, sera dirigé par Madame Dufлот, femme intelligente, dévouée à la cause, et pour laquelle vous m'envoyez la Revue. Elle a amené à notre belle doctrine plusieurs personnes, elle en convainc de nouvelles. Cette dame est médium et possède d'autres sujets, médiums remarquables.

Je vais demain à Arras pour y organiser définitivement un nouveau groupe sous le patronage de mon ami et frère, M. Chrétien, abonné à la Revue ; il sera composé en grande partie d'officiers et sous-officiers parmi lesquels nous comptons bon nombre de frères, tous jeunes gens raisonnables et très intelligents. Il me faudrait bien des pages pour vous parler de chacun d'eux en particulier. Plusieurs sont de bons médiums et les résultats obtenus sont toujours plus importants. D'autres part, à Saint-Amand-les-Eaux, et à Lens, plusieurs adeptes attendent qu'il me soit possible d'aller les aider à se grouper, pour mieux continuer leurs études.

Que Dieu me donne la santé et la force pour mener à bonne fin nos bonnes résolutions.

Depuis quelques semaines je possède ici, parmi mes nouveaux adeptes, un jeune homme (amené par mon fils, qui n'a pas voulu être un *perindè ac cadaver*, et laisser tout, liberté, conscience et libre-pensée ; les dogmes et de subtils arguments ne satisfaisaient pas ses hautes aspirations, il ne pouvait comprendre Dieu tel qu'il lui était enseigné, et par conséquent, il n'avait pu se faire l'apôtre de l'Eglise.

Entré dans la vie civile, des déceptions l'attendaient ; il avait compté sans la haine de ses directeurs qui lui firent perdre en très peu de temps les positions qu'il se créait ; venu à Douai, mon fils et moi, nous n'avons pas eu beaucoup de peine à l'initier au spiritisme, auquel je le crois appelé à rendre de grands services comme médium. Nous ignorions qu'il fût somnambule naturel, nos guides nous le disent en sa présence et il nous affirma le fait. Il est voyant lucide ; de plus, nos guides nous ayant dit de le mettre à l'essai pour l'écriture, il traça, au lieu de lettres, des traits formant des contours de visages, en même temps il ombrait ces traits. (Ceci se passait avant hier). Les guides écrivaient par ma fille : M. X, médium dessinateur, devra se munir de crayons et de fusains quand il viendra aux séances. Les résultats seront d'autant meilleurs que les esprits trouveront en lui une grande docilité jointe à beaucoup d'esprit et de savoir. Ultérieurement, s'il y a lieu, je vous écrirai pour vous annoncer les résultats obtenus.

J. JÉSUPRET père, rue Notre-Dame, à Douai, Nord.

La clef de la théosophie selon le docteur G. Wyld.

Quelle que soit l'opinion que l'on puisse avoir sur le *Théosophisme*, opinion qui ne peut d'ailleurs être que réservée, puisque nous ne connaissons pas tout l'exposé de sa philosophie, j'ai l'honneur de demander l'insertion, dans la Revue, à titre de simple document, de l'article précité, traduit du *Spiritualist*. Je dois ajouter que je n'ai pu reconnaître s'il représente, dans sa totalité, les idées professées par la société théosophique elle-même, ou celles seulement de son signataire. Ce renseignement intéressant pourrait nous être donné par l'auteur ou par Madame Blavatsky.

D. A. C.

Théosophie signifie connaissance, ou science de la sagesse et de la volonté de Dieu, et ses rapport avec l'univers externe et avec l'homme.

Dieu est l'unité suprême. Il est le centre et la circonférence. Il est ainsi la clef de l'homme, du Christ, de la terre, du ciel et de la loi universelle. Il est l'unité absolue, et par suite la perfection suprême. Mais on peut dire qu'il se manifeste comme une trinité d'esprit, de force et de matière.

L'homme, en sa qualité de microcosme, est fait « à l'image de Dieu. » Il est aussi une trinité de corps, périsprit et Esprit.

Cette nature trinaire de l'homme — le fils — est la clef de la nature de Dieu — le père —, et par suite de la Théosophie. Sans cette clef, il est impossible de savoir ce qu'est l'homme, ce qu'est le Christ, et de comprendre comment l'homme peut voir Dieu dans le Christ, et ainsi sauver son âme, c'est-à-dire la faire grandement progresser.

C'est pourquoi lorsque les anciens inscrivaient sur le fronton de leurs temples : « *Connais toi toi-même*, » ils donnaient la clef symbolique de toute connaissance et de toute théosophie. Car, se connaître soi-même c'est connaître Dieu.

Telle est la doctrine qui fut professée par les mystiques des Brahmanes et des Bouddhistes, par les Juifs Kabalistes, par Pythagore, par les disciples de Platon, par le Christ lui-même, par saint Jean dans le logos, par saint Paul, Paracelse, les Rohcruans, les Alchimistes, Jacob Bœhme et les saints Extatiques qui, s'unifiant avec le Christ, voyaient ainsi et connaissaient Dieu.

Nous savons que nos corps sont des machines organisées, douées des sens de l'ouïe, de la vue, de l'odorat, du tact et de la sensation, et que leurs organes nous mettent en rapport avec l'univers externe.

La matière, ou univers externe, est l'état d'équilibre des forces d'attraction et de répulsion.

Toutes les forces ne sont que les modes d'action d'une force unique.

L'électricité m'a été définie, par un extatique, comme le bras de Dieu, et c'est probablement, dans son essence, la seule force employée par l'esprit divin.

Ainsi la base, ou la substance de la matière, est la force, et la substance de la force c'est la volonté de Dieu, et l'univers visible n'est ainsi que les pensées matérialisées du divin Esprit.

Toute force se manifeste par des vibrations, et toute chose externe étant le résultat de la force; le mystère par lequel l'esprit connaît de la matière extérieure est expliqué, car c'est parce que la matière n'est qu'une manifestation extérieure de la force qu'elle est connue de l'esprit, qui est la force centrale.

L'âme, ou pèrisprit (1), est l'agrégation des forces mentales, y comprise la volonté, et c'est par ce pèrisprit que l'homme régit ses propres actions et connaît du monde externe.

(1) Les spirites anglais appellent âme, *soul*, ce que nous appelons pèrisprit.

L'Esprit est le troisième facteur dans la trinité humaine. C'est un atome, une étincelle de l'Esprit de Dieu.

Il est latent dans l'homme naturel. C'est le centre caché, « la lumière de toute âme venue en ce monde, et latente depuis la fondation du monde. »

C'est le Verbe secret qui devint éclatant dans le Christ, et par lequel seul Dieu peut être connu. Il est au-dessus et par delà la raison. Il est de la nature de la connaissance, de la sagesse, du pouvoir de Dieu.

C'est ainsi que l'âme raisonne d'après les témoignages fournis par nos sens, tandis que l'esprit sait par intuition.

L'âme travaille au moyen d'agents physiques, et son pouvoir est limité par l'organisme lui-même.

L'Esprit agit par la volonté, et ses pouvoirs ne sont pas limités par les lois physiques.

L'âme accumule et retient les faits : L'esprit voit et sait tout.

L'âme régit le corps ; l'esprit régit l'âme ; Dieu régit l'esprit.

L'âme est l'*ego*, le moi du corps ; l'esprit de l'âme ; Dieu de l'esprit. De même que l'âme est le gouverneur du corps dans ce monde physique, de même l'esprit est l'*unité* dans l'homme, et se trouve ainsi en rapport avec l'unité de Dieu.

Comme l'esprit est une unité, il est indivisible, par conséquent indestructible, d'où immortel.

C'est par le pouvoir de l'*un* que tous les composés sont faits, c'est-à-dire qu'ils procèdent de l'unité. Lorsque l'homme devient un esprit, ses sens se résument donc en un seul, pour tout voir, tout connaître, et pouvoir, à l'instar de Dieu, créer des formes extérieures à lui-même, et s'entourer ainsi, dans le monde des Esprits, des formes de ses affections.

Berkeley a dit : « Comme nous ne pouvons connaître la nature extérieure qu'au moyen de l'intelligence, nous n'avons pas la preuve que la nature existe extérieurement à l'intelligence. »

Ce dogme, le sens commun de l'humanité le rejette, et ce-

Il n'y a plus, chez eux, — pas plus qu'il n'y aurait chez nous, si l'on s'entendait à ce sujet, — confusion entre les mots *âme* et *esprit*, considérés comme deux des trois parties connexes de la nature humaine.

La confusion ne peut naître que si l'on prend les appellations du système animique, dit de Stahl, professé par l'église catholique, dans lequel l'homme est une dualité, pour celles du spiritisme où il est une trinité. Nous suivons plus textuellement encore l'écrivain théosophiste, dans cet article, en disant, comme lui, âme ou il ne doit être entendu que périsprit.

Note du Traducteur.

pendant, dans un certain sens, il est philosophiquement vrai ; mais dans le monde des esprits il l'est absolument, car les formes externes y sont créées par l'intelligence et ne sont que des pensées matérialisées.

Les habitations célestes sont décrites comme de solides et splendides maisons, et elles le sont, en effet, solides, pour la force de l'esprit, comme nos montagnes, nos arbres et nos maisons terrestres sont résistantes pour la qualité grossière de la force animique.

« Le royaume des Cieux est en nous, » signifie la réalisation possible d'une condition de l'âme et de l'esprit, et non une position déterminée de l'espace, d'où il suit que le royaume des Cieux est souvent sur cette terre, et que les âmes de nos amis désincarnés peuvent se trouver encore dans notre milieu.

Mais, de même que Dieu est trop parfait pour voir l'iniquité, de même les esprits purs ne peuvent nous voir si nous sommes sensuels.

De même, d'ailleurs, que les hommes et les femmes, sur la terre, s'assemblent en sociétés de même nature, ou frivoles ou vicieuses, égoïstes, ou intelligentes ou saintes ; de même dans le monde des esprits, nous formerons des sociétés en rapport avec notre degré d'affection pour le bien ou pour le mal.

Ceux qui, ici-bas, s'adonnent au monde, à la chair, au vice, sont suivis par les mêmes éléments, tandis que ceux qui se vouent à la vérité, à l'amour de Dieu, sont assistés par les anges.

Le spiritisme, par les phénomènes qu'il présente, montre qu'il y a une force, attendant à l'être humain, que la science actuelle ignore.

Il démontre aussi la survivance de l'âme après la mort, en produisant des messages, des témoignages de nos amis disparus,

Je traite ailleurs de la question de l'*identité* ; mais ici je voudrais dire que, si le professeur Owen peut, à l'exemple de Cuvier, sur le simple os fossile d'un animal inconnu, reconstituer hypothétiquement l'animal entier, de même le philosophe, sur la simple donnée d'un fait spirituel quelconque, peut établir la science spirituelle complète,

Le théosophe, en conséquence, s'attache moins à accumuler des phénomènes dits médianimiques, qu'à étudier la philosophie de l'esprit, laquelle ne comprend que des faits spirituels. L'intérêt majeur réside, en effet, pour lui dans la connaissance de la nature, des capacités, du développement de l'âme, de l'esprit et

dans leurs relations avec nous, avec la nature externe, et avec Dieu.

L'*adepte*, au sens oriental du mot, est celui qui s'est voué à la théosophie et qui, par une longue et sévère discipline, est parvenu à commander son propre esprit, au moyen des forces de son âme, et à agir comme s'il était un demi-Dieu.

En ce qui concerne les moyens d'obtenir ce pouvoir, je dirai seulement, ici, qu'un entraînement continu, ayant pour objet la subjugation du corps à la volonté de l'âme, par l'abnégation la plus absolue, en constitue l'essence.

La nourriture de l'adepte doit être prise lentement, sans plaisir, ne consister qu'en légumes, fruits et lait. L'alcool lui est formellement défendu, et de même la chair des animaux, leur sang surtout.

La chasteté absolue est aussi une condition, *sine qua* non, exigée. Mais un homme peut ne se vouer à l'*adeptat* que pendant sa jeunesse, ou, au contraire, remplir d'abord les devoirs de la famille et se retirer ensuite loin des siens. De la sorte, les nécessités sociales peuvent être conciliées avec celles de la règle.

Le mariage est, en somme, l'union de l'âme positive avec le pur, le beau, l'intuitif esprit.

Lorsque, dès lors, l'homme et la femme s'unissent d'un parfait accord, le mariage est la plus fortunée des conditions terrestres, et n'est d'ailleurs pas seulement nécessaire au bonheur de la vie, mais à la vie elle-même.

Quoi qu'il en soit, il n'est pas moins vrai que les facultés spirituelles les plus hautes et les plus puissantes ont, de tout temps, et en tous lieux, été reconnues comme étant le privilège de la virginité ou du célibat. (à suivre.) D^r GEORGES WYLD.

Manifestations dans une Eglise catholique.

Au mois d'août dernier, un soir, l'un des murs de la modeste église du village de Knock, comté de Mayo, en Irlande, s'illumina soudainement, puis trois personnages apparurent : l'un, au milieu, ayant l'apparence de la Vierge Marie, l'autre de saint Joseph, le troisième d'un Evangéliste. Ces trois images étaient immobiles : la vierge paraissant prier et les saints la contempler. L'apparition dura deux ou trois heures de temps, et fut constatée par douze à quinze personnes des deux sexes. Elle ne s'est plus montrée depuis. Le mur resta illuminé plus long-

temps, et quelques autres fois, par la suite, parut encore éclairé, avec des apparences d'Etoiles lumineuses.

Le plâtre de cette muraille fut détaché et se trouva guérir beaucoup de maladies, soit par apposition, soit par absorption de l'eau qui en contenait quelques parcelles. On dut empêcher qu'on ne grattât davantage la muraille, sans quoi elle y eût passé.

Depuis, l'église est pleine d'infirmes, qui les uns prient, les autres touchent la muraille, et dont beaucoup s'en retournent guéris, laissant, en témoignage, qui leurs béquilles, qui leurs appareils, etc.

Des enquêtes qui furent faites à ce sujet, et suivies par la presse d'Irlande et même d'Angleterre, il ressort qu'il y a eu certainement apparition lumineuse, le 22 août 1879, car, ici, ce n'est plus, comme à Lourdes, le témoignage — quelque respectable qu'il puisse être — d'une seule voyante, la jeune Bernadette, ça été dix à quinze personnes, des enfants, des femmes, des hommes, *deux constables* même. Le fait des guérisons est plus patent encore et ne saurait être dénié; aussi est-on là en présence d'une véritable et puissante manifestation d'ordre spirituel.

Les journaux spirites anglais ont soigneusement enregistré ces rapports et les ont passés au crible de la science qui est nôtre : c'est leur résumé que nous donnons ici, parce qu'il ne nous est pas permis de passer ces faits sous silence.

Quant à leur explication : il est évident que les catholiques, que le clergé lui-même, n'hésitent pas un instant à y voir la présence de la mère de Jésus... Les spirites sont plus réservés, et pour cause, en matière d'identité. Ils ne nient rien, à priori, mais ils se gardent tout autant d'affirmer sans preuves.

Ce que nous pouvons admettre, c'est qu'il y a là manifestation d'Esprits bienveillants et doués d'une certaine puissance. Il se peut, qu'à une époque quelconque, tel personnage d'une vertu éprouvée soit mort dans le pays et se manifeste aujourd'hui par les guérisons rapportées. Un tel phénomène, effectivement, ne serait pas d'un ordre différent que celui des cures obtenues par le moyen des Gassner, des Dr Newton, des Jacob, etc. etc.

Pour ce qui est de la nature des images aperçues, nous rappellerons, avec M. Harrison, du « *Spiritualist*, » que nos études établissent qu'il suffit souvent, à de puissants esprits,

de penser quelque chose intentionnellement pour qu'à de simples voyants ces pensées soient représentées comme palpables; ce que nous exprimerons en disant que : *le subjectif des supérieurs devient l'objectif des inférieurs*.

Nous croyons même que cette courte formule pourrait bien résoudre d'autres problèmes que celui que nous venons d'exposer.

D. A. C.

Le Spiritisme en Hollande.

Monsieur,

Permettez-moi de vous informer que je me propose de reprendre sous peu la publication d'une Revue Spirite Néerlandaise, dont une année a déjà parue, il y a quelques ans. Je me suis d'abord arrêté à cette première épreuve, mais l'attitude de la grande presse me révolte, et j'essayerai de fixer sérieusement l'attention de nos gens de lettres sur notre philosophie, par des publications d'un autre genre.

Après bien des réflexions je suis, dès aujourd'hui, résolu à continuer mon entreprise. Ma revue contiendra un recueil de communications spirites que j'ai reçues par l'intermédiaire de feu le médium W. N. Rose, architecte et savant distingué; ces communications, inspirées ou plutôt dictées par des esprits scientifiques très avancés, sont des traités d'un rare mérite qui donnent une explication complète de la science du spiritisme. La première livraison de la nouvelle série contient un traité intitulé : *Explications de la faculté des Médiums*. Ce traité est destiné aux Spirites qui ont expérimenté; comme on désire intéresser le grand public à nos recherches, mes amis m'ont conseillé de le faire précéder d'une introduction populaire, et me recommandent à cet effet, de traduire le traité de notre maître Allan Kardec : *Le spiritisme à sa plus simple expression*. Je veux suivre ce conseil, et vous prie, mes F. E. C. de me permettre de publier ma traduction. Mes publications m'imposent de grands sacrifices, ce qui m'oblige de solliciter cette faveur, uniquement en vue de la propagande de nos idées.

Ma revue paraît tous les trois mois et je serai heureux de vous en envoyer un exemplaire, régulièrement, après l'apparition d'une nouvelle livraison.

Notre langue n'est guère connue, au-delà de nos frontières. Mais s'il se trouve parmi vous un frère qui possède la langue hollandaise je vous prie de vouloir faire traduire ma revue.

Votre dévoué F. E. C., S. F. W. ROORDA VAN EYSMA Pasteur del'Eglise évangélique en retraite, a Schéveningue près la Haye (Hollande.) Ce 6 juin 1880.

NOTA. — Nous ne saurions trop applaudir à cette œuvre méritante et nous avons accordé tous les droits à notre ami, M. S. F. Roorda. M. Rosen, natif de la Hollande, nous dit que les communications obtenues par M. W. N. Rose sont sublimes et de premier ordre ; il va les traduire, car leur enseignement est si grand que nul ne le doit ignorer.

Nous envoyons nos vœux sincères à nos F. E. C. de la Hollande. — Pour la Société. P.-G. L.

La matière radiante et la quatrième dimension de l'espace.

Amicus Plato, sed magis amica veritas. — C'est aux recherches spirites que la science doit la découverte de la matière radiante, faite par M. W. Crookes, ainsi que l'hypothèse de M. Zöllner d'une quatrième dimension de l'espace.

Ce qui fait défaut, jusqu'à présent, c'est une appréciation concluante des dites hypothèses, dans leur rapport avec la science en général, et surtout avec le spiritisme.

Quant à l'hypothèse de M. Zöllner, il serait bon de s'entendre préalablement, sur une définition de ce que l'on appelle : l'*Espace*.

Selon *Newton*, l'espace serait le *sensorium*, le centre des sensations de l'être suprême.

Selon *Leibnitz*, l'espace est l'ensemble des conditions et de l'ordre dans lesquels les choses se trouvent.

Kant, enfin, a vu dans l'espace la forme originaire de l'intuition, et la condition nécessaire sans laquelle le monde objectif resterait incompréhensible à nos sens externes.

Pour ma part, je crois que l'espace n'est autre chose que la notion de l'étendue et des limites de la matière. — L'espace est à la matière ce que la circonférence est au contenu. — Quant aux spéculations métaphysiques sur la conception d'un espace absolu, elles sont aussi inutiles que le serait lui-même cet espace absolu. — L'idée d'un espace absolu, illimité en lui-même, devient absurde si, selon ma définition, *l'espace n'est que la notion des limites de la matière dans son étendue*.

Il y a peut-être un nombre infini d'espaces, mais non pas un espace absolu.

D'après ma définition ci-dessus de l'espace, l'hypothèse de M. Zöllner ne saurait être basée que sur une fausse notion de l'espace lui-même, car un espace absolu et incompréhensible n'existant pas, des dimensions incompréhensibles de l'espace, à leur tour, ne peuvent non plus exister.

M. Zöllner, afin d'expliquer certains phénomènes peu contrôlés jusqu'à présent, fourvoyé par quelques philosophes du passé, a recours à ce qu'il nomme une *cache* d'esprits invisibles pour nous, et qui, cependant, se trouve devant nos yeux; l'affirmation semble frappante, surtout scientifique, et, comme l'a dit le poète allemand que nous traduisons mot à mot;

En entendant des mots,
L'homme croit d'ordinaire,
Que, quoi qu'il en soit,
Une pensée s'y rattache.

Certes, l'intention de M. Zöllner était la meilleure du monde, mais plus on se rapproche de la quatrième dimension et plus elle fuit, plus la trouvaille devient introuvable; cette invention rend les phénomènes spirites encore plus incompréhensibles qu'ils ne l'étaient avant! A quoi bon encore une nouvelle chambre obscure, un nouveau mystère, et pourquoi vient-il offrir une nouvelle énigme aux ignorants?...

La base des phénomènes spirites n'est pas à chercher dans une autre dimension de l'espace, mais bien dans un *état de la matière, autre que celui connu à ce jour*, ce qui nous conduit à nous placer en face de la *matière radiante*, cette découverte de M. W. Crookes; pour apprécier sainement la matière radiante, je dis: Les molécules gazeuses, en se trouvant dans un espace vide d'air, sont dans un état d'expansion peu ordinaire, cet isolement produit certains effets particuliers; M. Crookes appelle *radiant* cet état nouveau de la matière.

Sur ces molécules radiantes, *l'électricité négative* produit des effets étranges, tels que le mouvement en ligne droite, et les facultés éclairante et calorifiques, à un degré énorme, effrayant pour la pensée, étonnée et surprise.

L'électricité positive n'émue pas ces molécules isolées, dites radiantes, ce qui paraît assez problématique au premier abord, mais qui le devient moins quand on considère que: Un courant d'air peut fermer une porte ouverte, tandis qu'une balle tirée à l'aide d'un fusil sur cette même porte, la perce bien de part en part. mais ne la peut faire changer de place. — Cette explication

ne permet de constater qu'en dehors de l'atmosphère terrestre, ou planétaire, la matière, en général, se trouve dans un plus grand état d'expansion, conséquemment dans un état où elle agit plus librement et semblable alors, à celui des molécules dites radiantes placées dans un espace où l'on a fait le vide le plus grand.

Pour mieux préciser, appelons cet état de la matière en dehors de notre atmosphère : *Etat cosmique* ; nous pouvons adopter, pour désigner un second état de la matière, après l'état cosmique, l'expression suivante : *Electro-magnétique* et *Etat psychique*, le troisième état de la matière qui suit l'état électro-magnétique. — Ce dernier état peut être considéré comme étant la base des organismes d'un ordre supérieur, dit : *Spirituel*, si le mot semble préférable.

De même que l'électricité négative agit sur les molécules gazeuses d'un espace dans lequel le vide est porté à un cent-vingt-millionième, comme l'a prouvé W. Crookes, de même, la constitution *électro-négative des médiums*, à mon avis, agit sur les organismes qui appartiennent à l'ordre psychique.

Cette explication, ce semble, mieux que toute autre, jette une lumière nouvelle sur les phénomènes dont s'occupe le spiritisme, et, par la même, ce dernier entre logiquement dans le domaine des sciences exactes. — Néanmoins, arrivés à cette première étape, nous n'en conservons pas moins notre devise habituelle : « De la lumière, toujours plus de lumière. »

EDOUARD LOWENTHAL, DOCTEUR EN PHILOSOPHIE.

L'intelligence des animaux.

M. de Cherville, à qui nous devons de si fines et de si humoristiques études sur les bêtes et sur le rôle utile que chacune d'elle remplit dans la nature, ne déguise pas ses sympathies pour les corbeaux, et cite, pour prouver leur intelligence, l'anecdote personnelle suivante qui, bien que portant sur un fait bien connu dans les campagnes, ne mérite pas moins d'être reproduite.

« L'intelligence avec laquelle les corbeaux savent distinguer le danger de ce qui n'en a que l'apparence me semble un des faits les plus concluants que l'on puisse opposer à la doctrine de l'automatisme des animaux. Je traversais un jour un guéret dans lequel un laboureur conduisait la charrue ; une cinquantaine de

corbeaux faisaient cercle autour de l'attelage et recueillaient les vers et les larves que le soc ramenait à la surface ; on eût dit que ces oiseaux avaient conscience du service qu'ils rendaient, car ils ne manifestaient ni crainte, ni retenue, ils arrivaient jusqu'à dix pas de l'homme avec une familiarité qui n'est point dans leurs habitudes. Lorsque le laboureur arriva au bout du sillon où je l'attendais, il me demanda de lui tuer un corbeau pour graisser sa soupe, disait-il. — Tuez-le vous-même, lui répondis-je en lui passant mon fusil en bandoulière. Le paysan nettoya son coutré, enfonça le soc dans la terre et pressa ses chevaux. A la vue d'un étranger, les corneilles étaient restées à soixante ou quatre-vingt pas de là ; elles laissèrent la charrue franchir la moitié de la distance sans manifester la moindre émotion ; mais au moment où, sans arrêter son attelage, l'homme portait la main à la crosse de l'arme, l'un des oiseaux prit son vol en poussant un cri rauque et, sans en demander davantage, toute la bande s'enfuit à tire-d'ailes. Le laboureur fit encore deux ou trois tours avec le fusil à son dos. Les corneilles s'étaient perchées sur les grands ormes de la route, pas une ne bougea ; mais, lorsque le paysan m'eut rendu mon arme, je ne me fus pas éloigné de vingt pas, que je les vis revenir, et reprendre leur chasse aux insectes avec autant de quiétude qu'au-paravant.

Les villageois en ont conclu que ces oiseaux sentaient la poudre : autant prétendre qu'ils conçoivent le mécanisme du fusil. Ils se souviennent tout simplement. L'expérience, peut-être une transmission d'instinct, leur a appris que cet engin non-seulement épouvantait les corbeaux par d'assourdissantes détonations, mais leur plantait dans les chairs de petits grains durs et sphériques qui blessent toujours quand ils ne tuent pas ; impression subie ou transmise, ils n'oublient plus et prennent le large aussitôt que, dans les mains humaines, ils ont aperçu cette machine de forme particulière. En pareil cas, non-seulement ils se tiendront avec une précision presque mathématique, à la distance à laquelle les projectiles cessent d'être dangereux ; mais, un cri d'alarme particulier ayant signalé l'objet redouté aux confrères, ceux-ci ne se laisseront plus approcher. L'idée du péril spécial que représente un fusil est chez eux si nette, si précise, qu'ils ne confondront jamais l'arme avec un bâton. »

Si des expériences, ayant une utilité plus que douteuse, sont, en plus de la souffrance gratuite, une dégradation infligée aux

animaux supérieurs qui en fournissent l'étoffe, comme ces nobles animaux se relèvent par des traits tels que celui-ci, que la *Revue d'anthropologie* rapporte, d'après M. Schutzemberger !

« Il s'est passé dans une maison de campagne. Un panier que le jardinier avait rempli de carottes nouvelles se vidait d'une manière inexplicable. Pas de carotteur, au propre, dans la maison. Aussi intrigués l'un que l'autre, le propriétaire et son serviteur se mettent en observation et voient venir droit au panier leur chien, qui prestement y cueille une carotte et, le cueilloir plein, se sauve dans l'écurie. Ils l'y suivent. Le voleur, avec des démonstrations de joie où sa queue n'eût pu mettre plus de grâce, eût-il su que la façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne, est en train d'offrir la rouge racine à l'un des deux chevaux du maître, qui l'accepte sans se faire prier, en cheval accoutumé à de pareils présents. Tableau.

Plus honnête que psychologue, le jardinier ne parlait de rien moins que de venger sur les côtes du chien les principes sociaux du tien et du mien, si outrageusement violés ; mais le propriétaire assez curieux des mystères du moi, pour y mettre même du sien, voulut qu'on laissât l'animal vider tranquillement le panier au profit de son camarade d'écurie. Et, comme un bienfait n'est jamais perdu, cette largesse eut cette récompense qu'on vit que des deux chevaux qui mangeaient au même ratelier, un seul, depuis longtemps préféré du chien, était l'objet de ses prévenances. »

NORD. — Il y a une quinzaine de jours, trois brigades de douaniers de différentes résidences du centre des grèves furent appelées à Armentières. Les douaniers, comme les militaires, partirent en tenue de campagne. Le brigadier de Sailly, M. Dujardin, dut tout naturellement laisser au logis son chien, magnifique animal, connu pour sa douceur et sa fidélité, mais terrible pour les fraudeurs. Voyant son maître partir le sac au dos, la femme et les enfants de M. Dujardin pleurer, il se mit à pousser des hurlements. Pendant plus de huit jours il ne cessa point et refusa toute nourriture ; Mme Dujardin craignant que le chien ne devint enragé, informa son mari de ce qui se passait. Il y a quelques jours, M. Dujardin put se rendre à Sailly. A son aspect sa femme et ses enfants furent dans la joie et tous coururent au devant de lui. Mais le chien fidèle, malgré son état de faiblesse, les avait devancés. Il se dressa, plaça ses pattes de

devant sur les épaules de son maître, lui lécha la figure et tomba mort.

Naissance d'un éléphant

L'éléphant femelle Hébé ou Baby attachée à la troupe du cirque Cooper et Bailey, à Philadelphie, vient de devenir mère. Le fait intéresse hautement tous les naturalistes, car les éléphants avaient passé jusqu'à présent pour ne jamais se reproduire en captivité.

L'opinion commune était que le temps de la gestation de « l'éléphante » est de plus de deux ans, et que les éléphantins à la mamelle se servent pour têter du même appendice que pour boire — la trompe. On se trompait sur ces deux points, ainsi que le démontre l'exemple d'Hébé : elle a porté vingt mois et vingt jours, et le nouveau-né tète avec la bouche.

Cette naissance sans précédent a fait événement à Philadelphie et tout le monde est allé voir l'éléphant. M. Craven, cornac d'Hébé, et le directeur du cirque affirment que les autres éléphants de la troupe savaient depuis plusieurs mois qu'Hébé était dans une situation intéressante et qu'ils la comblaient des prévenances les plus délicates.

Le piédestal sur lequel on la faisait monter pendant les représentations s'est rompu un jour sous son poids, et elle aurait pu se blesser en tombant ; mais, au premier craquement, les éléphants se sont rangés en un clin d'œil près du piédestal croulant et la chute d'Hébé a été amortie par leur corps. Une autre fois, la troupe étant en route, les éléphants mâles ont refusé de permettre à Hébé de s'aventurer sur un pont avant de l'avoir eux-mêmes traversé et retraversé pour s'assurer de sa solidité.

Le nouveau-né est du sexe femelle et pesait 250 livres un quart d'heure après sa venue au monde.

C'est le 10 mars que cet événement a eu lieu. Des deux côtés de la salle il y avait un certain nombre d'éléphants attachés à des pieux ; la mère avait été placée contre un poteau fiché au milieu, afin de n'être ni inquiétée ni tourmentée.

A peine le petit était-il venu au monde que les éléphants, dit la *Gazette illustrée* (de Leipzig), se mirent à pousser de prodigieux rugissements, levant leurs trompes en l'air, se plaçant sur leurs jambes de derrière, ou bien exécutant des danses comme s'ils étaient devenus tout à coup ivres de joie.

La mère elle-même, fut bientôt prise d'une excitation semblable; donnant une violente secousse, elle cassa la chaîne qui la retenait, prit son petit avec sa trompe et se promena ainsi en travers de la salle; puis elle le laissa tomber auprès d'un poêle et s'abandonna à une folle gaieté. Un treillage en bois autour du poêle fut brisé en mille pièces; le poêle lui-même fut renversé et détruit.

Le gardien réussit à calmer l'animal et à le remettre à la chaîne.

Pendant ce temps les autres éléphants ne cessaient de rugir et de balancer leurs trompes comme pour saluer le nouveau venu.

On essaya de le nourrir avec du lait qu'on lui fit passer dans un tuyau en forme d'entonnoir, Mais cela ne réussissant pas, on le rendit à la mère qu'il commença bientôt à têter en écartant sa trompe.

Ce jeune éléphant est une jolie petite femelle, pas plus grande qu'un chien de Terre-Neuve et ayant une très petite trompe. On dirait un jeune poulain courant donner de la tête contre tous les objets. La mère a vingt ans et pèse 8,000 livres. Elle est très tendre pour sa progéniture, regarde tous les étrangers avec méfiance et pousse, quand ils approchent, un cri singulier auquel tous les autres pachydermes répondent avec ensemble et animation. Ces derniers prennent un grand intérêt à la mère et à l'enfant. Au dire des gardiens, s'il survenait quelque danger à ce couple intéressant, les autres animaux seraient vivement inquiets. (*Communiqué par Mme la princesse de La Tour d'Auvergne à la Société protectrice des animaux.*)

Notes d'un lecteur

Pensée du Père Félix. — Voici ce que l'on remarque sous le titre LE PROBLÈME SOCIAL, dans la publication bien connue, *Paris-Murcie*, qui vient de se publier à un demi-million d'exemplaires :

« Une grande voix crie du fond de notre humanité déchirée et surtout du fond de notre siècle, plus que tous les autres siècles, tourmenté par le problème social : Pourquoi des riches et pourquoi des pauvres ? Pourquoi des hommes qui jouissent et des hommes qui souffrent ?

« Pour répondre à cette voix et résoudre ce problème, les

philosophes sont venus, les novateurs sont venus, les révolutions, elles aussi, sont venues.

« Mais la solution n'est pas venue, et le cri populaire est toujours, et aujourd'hui plus que jamais : Pourquoi des riches et des pauvres ? »

« Au redoutable problème il n'y a qu'une solution vraiment efficace : Amener ceux qui possèdent au volontaire partage de leurs biens, et amener ceux qui jouissent à prendre volontairement une part des souffrances d'autrui. »

Pensée de V. Hugo. — La vraie résistance de l'homme aux catastrophes est une augmentation d'humanité. S'entr'aimer, s'entr'aider. La solidarité des hommes est la réplique à la complexité des faits mystérieux. C'est ainsi que s'établit sur la terre le troisième terme de la grande formule humaine : Fraternité.

Les Jésuites. — M. Ch. Fauvety constate, dans *les Etats-Unis d'Europe*, que la mesure prise contre les jésuites, toute brutale qu'elle est, est incontestablement populaire.

« C'est tout de même, dit-il, un intéressant problème que ce sentiment national si persistant contre les jésuites. Les apologistes de la société ont beau vanter les mérites de ses membres, faire valoir leurs capacités pédagogiques, leur esprit de dévouement et d'abnégation. Rien n'y fait. L'ordre des jésuites reste de tous le plus impopulaire. Pourquoi ? Je vais vous le dire, mais à condition que vous le répéterez partout : c'est que les jésuites sont les logiciens du catholicisme. Ils vont jusqu'au bout du principe sur lequel s'est édifiée la toute-puissance du vicaire de Jésus-Christ. Or, au bout de tout cela, il y a l'obéissance passive aux mains du supérieur, l'abdication de la volonté, le silence de la conscience, l'extinction de l'âme elle-même par la suppression de la virilité et de la spontanéité humaine. L'instinct du peuple ne le trompe pas. Sous le jésuite, il sent le cadavre, et il ne serait pas difficile de montrer que le *perinde ac cadaver* de la discipline jésuitique est aussi le dernier mot de l'éducation donnée *aux fils de famille* par les instituteurs de la compagnie de Jésus. »

Un prêtre intolérant. — « Ma fille, Félicie, s'est mariée le 20 avril dernier, avec un brave jeune homme qui suivra les principes de morale spirite, et qui appartient à une honorable famille ; le départ de mon enfant a fait un grand vide dans notre maison car sa parole me soutenait dans mon œuvre de médium-guérisseur ; des larmes involontaires me prouvent que la douce

consolation n'est plus là, mais le mariage est une loi et Dieu veut que les cœurs s'unissent. Mon fils est soldat ; je vais avec ma femme rester seul, nous étions si heureux ensemble !..

« Dans nos campagnes, avant le mariage, il faut voir le curé, si l'on ne veut pas être méprisé, car ici l'on ne connaît pas le mariage civil, et l'usage, Monsieur, c'est terrible à vaincre. Ce serviteur du Christ qui recommandait l'amour, a une haine implacable contre moi, parce que je suis dit-il, spirite et une contagion pour le pays ; il a dit à ma fille, que, pour elle, c'était un grand bonheur de quitter la maison paternelle, car je faisais la discorde et troublais les consciences, que je créais l'œuvre de Satan !!! Renoncez, lui a-t-il dit, à ces mauvais principes qui vous conduiront à votre perte, car tous les malheurs tomberont dans votre ménage, cela vous amènera la mort de votre mari.

« Ma fille lui a répondu, ce qui est vrai, que, comme médium-guérisseur, je fais le bien gratuitement, que je ne lui enseignais, comme à tous, que de bons principes de charité, d'amour et de dévouement au prochain, et la religion véritable qui apprend à suivre l'exemple du bon Dieu, religion qu'elle suivrait toujours. Le doux homme, furieux, l'a maudite, au nom de Jésus qui aimait et pardonnait ; c'est abominable et Jésus n'est pas avec ces gens-là. Ce que j'écris est la vérité, et j'aurais honte de vous répéter tout ce qu'il a débité à ma fille, ce malheureux homme qui a bien besoin qu'on lui pardonne et qu'on prie pour lui. »

PIERRE HOUDEE, berger.

Moralité : Mariez-vous civilement, et laissez les prêtres intolérants dans leur temple.

Voilà une saine doctrine : — L'immortalité et la responsabilité de tous les hommes au sein de l'humanité. En effet, tout ce que l'homme a pu faire de bien pendant sa vie germera éternellement au sein de l'humanité : une intelligence agrandie par vous agrandira successivement et éternellement, non-seulement les intelligences affiliées à celle-ci par la filiation des corps, mais encore toutes les intelligences qui auront été ou seront influencées et modifiées par les rayonnements de cette intelligence génératrice, et aussi par les rayonnements de toutes les intelligences filles de celle que vous avez illuminée vous-mêmes, de telle sorte que vous et toute la filière des intelligences, par vous illuminées, formerez éternellement au sein de l'humanité comme une constellation stellaire qui est votre création, qui est vous-même.

Les mauvais germes déposés au sein de l'humanité y restent éternellement actifs comme les bons germes, et plus féconds, plus propagateurs que les bons : un virus dégrade la race ; la scrofule, la phthisie la déciment ; et la propagande des préjugés, des erreurs, des mensonges, des illusions frappent la grande majorité des hommes qui devrait être active pour le progrès, d'une sorte de cécité et de stérilité sociale.

Tout ce qui apparaît une fois à la vie y demeure éternellement coopérateur et responsable.

H. VALLETON.

NAPLES. — Je suis dans ce moment-ci, occupé à traduire en français un drame que je viens d'écrire, d'abord en anglais, et puis en italien. Le titre : *Esprit et matière, ou, Spiritisme et Antispiritisme*, explique l'objet de mon travail. Il s'agit de la propagation de nos doctrines sous une forme nouvelle et attrayante. Je ne sais pas jusqu'à quel point j'y ai réussi ; et ce sera à vous, et à mes confrères de France d'en juger. Il paraîtra d'abord en Amérique, où j'ai déjà envoyé mon manuscrit. Le texte anglais sera le meilleur, car dans les deux autres j'ai été obligé de supprimer bien des choses qui se rapportaient à des faits qui ont eu lieu en Amérique et en Angleterre, et qui n'auraient pas été comprises par nous autres, du continent d'Europe. Comme vous pouvez vous l'imaginer, mon français sera boiteux, très-boiteux, mais au mois de juillet je serai à Paris, et vous et moi nous aurons soin de lui fortifier les jambes ; avant de l'envoyer à la presse il faut qu'il puisse bien marcher.

G. DAMIANI

M. DE LACRETELLE, député, dans une conférence faite au bénéfice du sou des écoles laïques, à Cluny, (Saône-et-Loire) a dit les paroles suivantes qui ont terminé son discours :

« Le livre, c'est le conseiller pratique qui améliore le métier et enrichit par son enseignement. C'est l'histoire qui apprend au peuple comment on perd et comment on sauve la liberté, et qui, du garde-française Hoche fait un général républicain et le plus pur des citoyens. C'est le consolateur, c'est l'ami, c'est le savant qui fait voir Dieu au-dessus de la science et l'immortalité au-dessus de nos angoisses ! Le livre, c'est Michelet et Lamartine, c'est Victor Hugo, c'est le *firmament rempli d'astres* et l'*astre rempli d'une autre Humanité qui sera nous !* (Applaudissements.)

« Certes, le livre de l'école ne contiendra pas toutes ces richesses, mais le goût de la lecture sera né. Un autre livre sera distribué dans l'âge mûr, quand la caisse du *Sou* deviendra millionnaire, et alors que les heures de loisir seront les plus fécondes de la vie.

« Jetez donc à pleines mains la semence dans tous ces jeunes sillons. Donnez pour les livres. Donnez pour la république ! (Applaudissements.) »

M. *Hubert*, propriétaire à Plainville, nous écrit qu'il a assisté à des séances fort intéressantes, au groupe Lebreton, au Mans ; il y a eu transport d'objets, apparition de mains lumineuses, poignées de mains à tous les assistants.

Par les médiums écrivains, il a eu le nom d'un Esprit auquel il pensait, qui lui a exprimé sa joie de causer avec lui.

M. *Huet père*, à Sonzay, a fait un appel aux spirites d'Ambillou, qui se sont entendus pour se réunir tantôt chez M. Huet, tantôt à Ambillou, village situé à 13 kilomètres de Sonzay.

Nous adressons tous nos compliments à ce vieillard vigoureux qui centralise les efforts de nos frères en croyance, qui ont des médiums et d'autres se dessinent déjà, ils nous feront part de leurs travaux si intéressants pour des spirites ; nous convions tous les hommes de bonne volonté à imiter M. Huet, en employant un moyen quelconque, mais pratique, pour unir par la communion de pensées, tous les spirites d'un canton, ou d'un arrondissement. De la part de notre société, salut fraternel à nos amis d'Ambillou et de Sonzay.

Révélation

A. M. S. — 1869

Vous demandez, Ami, quelque noble pensée,
En vers harmonieux doucement cadencée,
Qui, venant vous bercer dans le calme du soir,
Se glisse en votre cœur, comme un rayon d'espoir !
Hélas !... Autant vaudrait, à la roche âpre et nue
Que déchire la foudre et submerge la nue,
Demander une fleur, un parfum du printemps ;
Autant vaudrait chercher et la brise et l'ombrage
Sous l'ormeau dépouillé qui pleure au vent d'orage ;
Ou bien, interrogeant l'abîme au bruit sauvage,
Traduire en chants d'amour ses lugubres accents.

Le malheur en fondant sur l'âme qu'il désole
Lui ravit tout, Enfant ; tout, jusqu'à la parole
 Qui pourrait exprimer
Ce briser sans retour de joie et d'espérance ;
Dont est faite, ici-bas, la suprême souffrance
 Du cœur qui sait aimer !

Sous les chocs répétés de nouvelles alarmes,
L'élû du Désespoir ne saurait tressaillir ;
Ses yeux mornes et secs ne versent plus de larmes
Aux coups inattendus qui viennent l'assaillir.
Pour lui, le passé meurt ; lui, vit seul dans la foule ;
Il voit, dans le présent, un flot qui se déroule

Et rien dans l'avenir

Ne réveille ses vœux, ne vibre en sa pensée,
Rien, que deux mots poignants dont son âme lassée
Voudrait du moins mourir !

Oui, deux seuls mots.... obscurs comme la tombe ;
Profonds comme un désert, emblème de nos jours ;
Deux implacables mots pour celui sur qui tombe
Cet arrêt surhumain : « Jamais, jamais, toujours » !...

Non, je ne puis chanter ; non, je ne puis écrire ;
Passez, Ami, passez en me servant la main.
Ce que je vous dirais, vous ne l'oseriez lire ;
Puisque le feu du ciel a dévoré ma lyre,
Laissez-moi, tout entière à mon sombre délire,
Me coucher, pour mourir, sur le bord du chemin !

1875

C'était l'intime écho de ma désespérance
Que ce cri déchirant dans votre sein jeté,
Comme éclate l'orage en un beau jour d'été.
Tout venait à son heure aiguïser ma souffrance,
Et je n'entrevois, dans l'espace éternel,
Ni terme ni répit à cet état cruel.
Que pouvais-je espérer de la mort elle-même ?
Le Dogme, dès longtemps, n'avait-il pas détruit
Ma consolante foi dans l'asile suprême,
Et fait de cette aurore une profonde nuit ?
O douleur sans égale !... O détresse inouïe !...
Alors, je m'insurgeai contre l'aveugle sort
Qui nous livre, sans cause, aux tourments de la vie,
Et nous jette, sans but, aux terreurs de la mort.
Je blasphémâi tout haut, dans mon deuil solitaire ;
Et pourtant, j'écoutais, d'un esprit anxieux,
Si nul ne répondrait, du ciel ou de la terre ;
Mais la terre et le ciel restaient silencieux !

Un soir, plus que jamais d'humeur misanthropique,
D'une main nonchalante effleurant le clavier
Je regardais mourir la flamme fantastique
Dont les jets détonaient en fouillant le brasier.

Tout à coup, une voix comme un souffle de brise
 A traversé les airs, et, parvenant à moi,
 Murmure à mon oreille, ô bonheur!... ô surprise!
 Un nom qui, dans mon cœur éveille un doux émoi.
 Le nom de mon enfant, de mon cher petit ange,
 Par un trépas subit de mes bras arraché
 Le jour où toute en pleurs, l'entourant de son linge
 Pour le dernier sommeil, hélas! je l'ai couché!
 L'espace, vers lequel l'âme prit sa volée,
 La terre, où descendit le corps inanimé,
 Gardèrent leur secret : ni la nuit étoilée,
 Ni la fleur en s'ouvrant sur la tombe isolée
 Ne m'apprirent un mot de l'enfant bien aimé.
 Or, voilà qu'au moment où ma douleur intense
 Sous les ailes du Temps cherchait à s'endormir
 Son nom m'est répété dans l'ombre et le silence ;
 Et je sens en mon cœur l'influx de sa présence
 Et sur mon front ses mains prêtes à me bénir!
 Je n'osais respirer... La vision chérie
 (Car mon âme voyait, à défaut de mes yeux,
 Mon enfant, aujourd'hui, si pur, si radieux),
 La douce vision, trop tôt évanouie,
 Allait-elle s'enfuir, me laissant de nouveau
 Glisser, comme jadis, dans le froid du tombeau?...
 Mais l'Esprit aussitôt, devinant cette crainte :
 O mère, me dit-il, éloigne de ton cœur
 Les doutes et l'effroi, nés d'un constant malheur ;
 Ensemble adorons Dieu dans sa volonté sainte ;
 Tu devais, pour jouir de nouvelles clartés
 Te préparer à croire aux grandes vérités ;
 Dépouiller le vieux Dogme, issu des premiers âges,
 Et, du ciel de ton âme écartant les nuages,
 Entrevoir les rayons du soleil éternel
 Qui resplendit, au loin, sur la route infinie
 Transforme l'élément en citoyen du ciel,
 Et jusque dans la mort fait triompher la vie!
 Oh! ne regrette point ce que tu dus souffrir,
 Pour savoir, maintenant, que rien ne peut mourir!
 Car il est une loi logique, nécessaire,
 — Et nul, dans l'Univers ne saurait l'éluder —
 Il faut que la Douleur, divine messagère,
 Métamorphose l'homme en venant lui parler
 Dans le secret de l'âme ; et durant les jours sombres
 Où tout est, ici-bas, noyé de pleurs et d'ombres,
 Vers le bien idéal, l'invite à s'élever!

L'esprit se tut. Un vent doux comme une caresse
 Passa sur mon visage et je fermai les yeux.....
 Le frôlement d'une aile effleura mes cheveux,

Ce fut tout. Mais, dès lors, dominant ma tristesse
J'ai, d'un nouveau courage, accepté mon fardeau,
Prête à lutter encore au-delà du tombeau !

SOPHIE ROSEN (DUFAYRE)

DOUTE

Où ces hommes vont-ils ? les fous ! de quel délire
Sont-ils donc possédés ? pourquoi ces chants, ce rire ?
Leur voile ouverte au vent, ils voguent vers le port.
Et ce port quel est-il ? la mort, la froide mort !

Ils vont cueillant des fleurs tout le long de la route
Ils vont ! où ? vers la tombe, et vers l'horrible doute
Vers le doute éternel, vers l'effroyable Après ?
Vers l'inconnu voilé par l'ombre des cyprès

Vers une éternité terrible, redoutable
Ou bien vers le néant, trou sombre, épouvantable
Où tout est à jamais clos, à jamais fini
Où l'homme n'est plus rien qu'un squelette jauni.

Ils vont ! vers le tombeau courant tête baissée ;
Ces hommes n'ont-ils pas au front une pensée ?
Ont-ils, pour les guider le flambeau de la foi
Qui ne m'éclaire point ! le cœur rempli d'effroi

Je vais aussi, comme eux vers la nuit de la terre
Mais, pâle, chancelant, je marche solitaire ;
Le regard morne et triste, entier à ma stupour,
Je voudrais m'arrêter, car je doute et j'ai peur !

Mais je ne puis hélas ! j'ai beau pleurer et craindre ;
Il faut marcher, ce but fatal, il faut l'atteindre !
O martyre ! Oh douleur ! pourquoi donc suis-je né ?
Qu'ai-je fait pour me voir à la mort condamné ?

Ils chantent, et là bas, attend la tombe ouverte !
Ils chantent le printemps et la campagne verte
Et moi, je vais pleurant sur moi-même et sur eux
Pourquoi suis-je si triste ? et sont-ils si joyeux ?

C'est qu'au glas funéraire ils ont fermé l'oreille ;
C'est qu'ils s'en vont rêvant, et c'est que moi je veille
Que j'écoute mon cœur, dont chaque battement
Comme un pas, vers la mort m'entraîne lentement.

Hélas ! si du destin je déchiffrais le livre !
Si je savais qu'après la mort on doit revivre !
Si de la vérité je voyais le fruit nu
Je marcherais sans peur ; mais toujours l'inconnu !

Toujours, le doute affreux et le terrible gouffre
Béant devant mes yeux. Ils chantent, et je souffre
Oh ! si je pouvais croire à l'immortalité !
Où donc te caches-tu farouche vérité ?

O sphinx ! ô vérité ! n'es-tu qu'une chimère ?
N'es-tu qu'un songe vain ? ou qu'une erreur amère ?

Qui sait si notre corps déchiré par lambeaux ?
Ne doit pas ressortir de la nuit des tombeaux ?

Qui sait si dans ce corps n'est pas une étincelle ?
Une flamme, un rayon, un rien, une parcelle
Qui se réveille un jour pour aller au ciel bleu
Tant près du grand foyer se ranimer un peu ?

S'il est un Dieu (qui sait s'il n'en est pas, en somme ?)
Ce Dieu ne serait-il pas plus cruel qu'un homme
De nous avoir créés seulement pour souffrir
Pour pleurer, pour attendre, hélas ! et pour mourir !

Oh ! s'il existe un Dieu, qu'il m'éclaire et me sauve !
Car je m'en vais errant, plus farouche qu'une fauve
Sans amour, sans repos, sans espoir, et sans foi !
S'il existe ce Dieu, qu'il ait pitié de moi.

ADORABLES DOUTES.

COMMUNICATION

Les enfants ont parfois d'adorables doutes, et leurs lèvres rosées ont de ravissants blasphèmes qui réjouissent Dieu.

J'ai assisté l'autre jour à un entretien charmant, que je vais m'efforcer de reproduire.

C'était aux environs de Paris, les lilas venaient de fleurir et formaient un berceau frais et parfumé dans lequel deux petites filles étaient assises, deux enfants charmantes, dix ans et cinq ans, toutes deux vêtues de même et si jolies ! L'aînée, une brunette sérieuse, racontait à la plus jeune (un blond chérubin), l'histoire de Jésus ; et la petite ouvrait de grands yeux et écoutait charmée, pensez donc ? un Dieu enfant ! un Dieu à sa taille ! à sa portée ! comme elle l'aimait ! cet enfant divin ! cependant elle interrompit sa sœur.

Alors — dit-elle — sa maman l'aimait bien le petit Jésus ? et sa grand'mère ? l'aimait-elle aussi !

— Je crois, dit l'aînée — que sainte Anne, sa grand'mère, la mère de la Vierge Marie, n'a pas eu le bonheur de voir le petit Jésus, elle était morte, je pense.

— Mais son autre grand'mère ? la maman du bon Dieu son papa, était-elle morte aussi ?

— Mais, répondit la sœur aînée — Dieu le père n'a jamais eu de mère.

— Jamais ? — dit la blonde enfant, et, les larmes aux yeux, elle ajouta : Ah ! le pauvre pauvre bon Dieu ! ma sœur, que je le plains.

Et elle demeura toute triste ; cependant la plus grande continua

l'histoire de Jésus, elle arriva à la passion; pour le coup la petite fille n'y tint plus, rouge et tremblante elle s'écria : Ah ! pauvre petit Jésus ! pauvre grand petit Jésus ! et qu'a dit sa mère quand on l'a tué ?

— Elle a pleuré — répondit l'aîné.

— Et — fit l'enfant qui releva ses yeux brillants de pleurs. — Et son papa qui était Dieu, qu'a-t-il fait ? il n'a pas tué les méchants hommes qui faisaient bobo à son Jésus ?

— Non — dit la jeune conteuse — puisque c'est lui qui l'avait voulu.

— C'est lui ? — fit le blond petit ange indigné — oh ! le vilain bon Dieu ! je ne veux plus l'aimer ; pourquoi donc était-il si méchant ?

La fillette resta pensive, elle ne savait que dire ; pourtant elle trouva dans son petit cœur une excuse à la cruauté du père éternel.

— Il ne faut pas dire cela, ma chérie, — reprit-elle gravement, — il ne faut pas en vouloir au pauvre bon Dieu, puisqu'il n'avait pas eu de maman pour lui apprendre à être bon !

J'ai entendu cela, et j'ai souri aux innocentes créatures ; que leur mère doit être heureuse ! et comme il faut qu'elle les aime, pour leur faire comprendre ainsi ce que peut l'amour maternel.

Esprit DELPHINE

La Prière.

Lorsque vous avez prié, ne sentez-vous pas votre cœur plus léger et votre âme plus contente ?

La prière rend l'affliction moins douloureuse et la joie plus pure ; elle mêle à l'un je ne sais quoi de fortifiant et de doux et à l'autre un parfum céleste.

Que faites-vous sur la terre ? N'avez-vous rien à demander à celui qui vous y a mis ?

Vous êtes un voyageur qui cherche une patrie. Ne marchez pas la tête baissée ; il faut lever les yeux pour reconnaître sa route.

Votre patrie c'est le Ciel. Et lorsque vous regardez le ciel, est-ce qu'en vous il ne se remue rien ? Est-ce que nul désir ne vous presse ? Ou ce désir est-il muet ?

Il en est qui disent : Dieu est trop au-dessus de nous pour écouter de si chétives créatures.

Et qui donc a fait ces créatures chétives ? Qui leur a donné le sentiment et la pensée et la parole, si ce n'est Dieu.

Le père connaît les besoins de son fils, faut-il à cause de cela que le fils n'ait jamais une parole de demande et d'action de grâce pour son père ?

Quand les animaux souffrent, quand ils craignent ou quand ils ont faim, ils poussent des cris plaintifs. Ces cris sont la prière qu'ils adressent à Dieu et Dieu l'écoute. L'homme serait-il donc dans la création le seul être dont la voix ne soit jamais montée à l'oreille du créateur.

Il passe quelquefois sur les campagnes un vent qui dessèche les plantes, et alors on voit leurs tiges flétries pencher vers la terre ; mais, humectées par la rosée, elles reprennent leur fraîcheur et relèvent leur tête languissante.

Il y a toujours des vents brûlants qui passent sur l'âme et la dessèchent ; la prière est la rosée qui la rafraîchit. LAMENNAIS.

Double apparition par le lucide Ravet

(Suite)

(Voir la revue de juillet 1880, page 286.)

Je dois ajouter, pour compléter cet article, qu'en le lisant à Adèle en compagnie de Marie et de Thérèse, je fus interrompu par Marie, qui, n'ayant pu assister au convoi (gardant la maison), me dit : En ce moment-là, je regardais le jardin par la fenêtre, de la cuisine, sans trop savoir à quoi je pensais, quand deux forts coups furent frappés sur la planche qui est au-dessus du buffet ; je me retournai aussitôt pour voir qui avait frappé ? Je ne vis que deux litres qui y étaient posés, et crus qu'ils allaient tomber, en ce que, ils balançaient comme s'ils allaient être renversés ; je fus portée à penser que c'était peut-être l'esprit de madame Annette, qui voulait ou me faire peur, ou me marquer son mécontentement de ce que je n'assistais pas à son convoi ? Je ne le pouvais pas puisque je gardais la maison, eux tous y étant allés !.. Mais ce qui m'a convaincu que madame Annette n'était pas morte, c'est la nuit d'un jour, où, quelques temps après qu'elle fut enterrée, j'étais allée déposer quelque fleurs sur sa tombe ; cette nuit même, je la sentis plus que je ne la vis auprès de mon lit, elle semblait vouloir me parler ; moi je ne voulais pas, je me retournai à cet effet, ce qui me fit lui tourner le dos. Je fus cependant forcée, j'ignore comment, de me retourner de son côté,

et alors elle me dit : « Marie, je vous remercie de ce que vous avez fait aujourd'hui pour moi. » Et elle m'embrassa Oh ! me dis-je, il y a là quelque chose au-dessus de nous ?

Je ferai observer à nouveau que ces deux femmes ne s'aimaient pas.

Marie était très taquine et peu respectueuse envers Annette qui avait presque le double de son âge.

Lorsque Marie eut terminé son récit, Thérèse à son tour y ajouta le sien, en disant : « Je ne croyais à rien ; pour moi quand on est mort, on l'est bien ; mais d'après ce qui m'est arrivé je ne dis plus la même chose ! C'était dans la nuit qui suivit le convoi de madame Annette, elle vint me trouver. Je l'entends encore me dire ces mots : « Je viens te remercier Thérèse de m'avoir si bien arrangé dans mon cercueil, et surtout de m'avoir enveloppée dans un drap à Monsieur Cahagnet ? » J'étais couchée avec madame Adèle, que je réveillai de suite, l'ayant été moi-même et lui contais ce que je viens de vous dire. Madame Adèle me demanda si c'était vraiment dans un drap à monsieur Cahagnet que j'avais enseveli madame Annette. Je ne pus que répondre que je l'ignorais, mais que j'avais pris le plus beau comme cela m'avait été recommandé. »

Adèle ajouta : « Thérèse dit vrai, aussitôt que nous fûmes levées nous visitâmes les draps, c'était bien un à toi qui manquait et non pas un autre. Ce fut ce même soir-là que nous entendîmes frapper, moi à la tête de mon lit à coups répétés, et Marie sur le parquet de sa chambre comme si l'on frappait à l'aide d'un bâton. »

Ce qui vient ajouter à ce qui précède, est une apparition que nous avons été sollicités de faire ces jours derniers, pour une personne du Havre, personne que nous n'avons jamais vue, et sur les simples noms de la défunte. Plusieurs séances s'en étaient suivies et avaient toutes satisfaites le demandeur ; mais à la dernière l'esprit apparu dit à Adèle : « Remerciez-le bien (son mari) de la visite qu'il a faite à ma tombe ces jours derniers ! puis elle fit cette réflexion à la lucide : « Croyez-vous que je l'accompagnais ?.. Oui je fus avec lui rendre visite à ma tombe ! *me rendre visite !* » Je fis part de cette révélation au mari de cette dame, qui me répondit que, vraiment il était allé ces jours derniers sur la tombe de sa femme, s'y étant trouvé conduit par une circonstance fortuite, vu que le cimetière où elle repose est très loin de sa demeure. Vous êtes amusant, diront quelques lecteurs pour lesquels ces choses paraissent plus drôles qu'intéressantes. Nous

répondrons : Cherchez tous, dans les archives de vos songes, et de vos rêves, vous y trouverez quelques faits semblables, qui vous feront les apprécier d'une autre manière ! Mais pour nous l'accumulation de ceux précités nous conduit à admettre que nous ne quittons pas si tôt qu'on le croit, nos demeures et les êtres de notre affection. Au lieu de nous livrer au désespoir, et d'aller au cimetière augmenter notre douleur, méditons dans le recueillement sur cette séparation forcée, sur ces changements d'états que subit notre corps et sur ces deux genres d'existences qui paraissent être hétérogènes l'une à l'autre, quoique étant au fond à peu près semblables. Si nous ne pouvons voir de nos yeux et communiquer à notre gré avec ceux qui paraissent nous avoir quitté, c'est que l'état de notre optique ne nous le permet pas ; mais nous avons toujours la ressource de recourir à un tiers, qui nous servira d'intermédiaire et d'interprète dans nos causeries intimes, comme nous en avons été témoin depuis plus de trente années et comme cet article le prouve...

Nous ne pouvons clore ledit article sans mentionner une révélation ultérieure qui fut faite à Adèle, le 3 avril, par l'esprit précité, dans une nouvelle séance que nous fîmes pour le monsieur du Havre dont nous avons parlé. L'esprit avant de quitter Adèle, lui dit comme précédemment : « Veuillez remercier mon mari pour son bon souvenir et pour avoir été déposer des fleurs sur ma tombe ? Lorsque le mari de cette dame connut cette particularité il s'empressa de nous répondre ce qui suit : « La séance que vous m'envoyez est pour moi du plus haut intérêt ! tout y est parfaitement vrai : j'ai déposé des fleurs sur sa tombe, des violettes perpétuelles que j'ai fait apporter de son pays natal ; je les ai portées là haut et les y ai plantées. Cette communication est pour moi l'une des plus attachantes que votre affection m'ait transmise. »

Nous laissons le lecteur en déduire ce qu'il voudra ; mais pour nous, les faits consolident les uns après les autres nos convictions sur la continuation des rapports entre les esprits et les êtres matériels pendant un temps limité par l'Inconnu.

Argenteuil, le 13 avril 1880.

ALP. CAHAGNET.

Nécrologie

En mai, est mort M. *Mège*, membre de l'Institut (section de chimie), qui ne craignait pas d'affirmer ses convictions spirites, mais qui avait en vain essayé d'appeler l'attention de ses collègues

sur les phénomènes qu'il avait obtenus par de patientes et longues recherches.

Souvenir à ce savant consciencieux qui a toujours rendu hommage à la vérité.

Colonel DEVOLUET.

En juillet, est décédé M. *Victor Borie*, maire de la ville de Paris, économiste distingué, penseur sérieux, qui était honoré et estimé de tous, auquel les hommes du gouvernement s'adressaient lorsqu'il s'agissait de recevoir un bon avis, un sage conseil, judicieux, pratique et politique.

Républicain convaincu, il a été enterré civilement, mais on le savait profondément religieux, car il croyait en Dieu, à l'immortalité de l'âme, à la pluralité des existences, et à nos rapports avec les amis disparus de la terre, comme l'avait affirmé George Sand qui fut sa protectrice et son ami fidèle et dévouée.

M. le Pasteur Dide, avec son éloquence habituelle, avec son cœur, a rappelé aux assistants si nombreux ce qu'était le spiritualiste Victor Borie, si naturellement bon et charitable, surtout pour les humbles.

Un hommage bien senti a été rendu à cet homme de bien, par le secrétaire général du préfet de la Seine, par les maires de Paris, par M. Deloche, membre de l'institut, Théodore de Banville, Emmanuel Arago, etc.

Spirites, nous avons dans l'erraticité un ami sincère qui cherchera à développer en nous la sentiment du devoir et de la responsabilité.

M. *Pitre Alfred*, membre de la société scientifique d'études psychologiques, nous annonce le départ de cette terre, de son père, M. *Pierre-Constant Pitre*, juge de paix, à Chaumont-en-Vexin (Oise). Il nous engage à prier pour lui.

M. *Armand Tiffou*, notre F. E. C., poète distingué, est mort le 21 juin, âgé de 29 ans, à Carcassonne. Très-dévoué à notre cause, il l'affirmait en toutes circonstances et n'a laissé que des amis dans sa ville natale. Frères en croyance, faites l'évocation d'Armand Tiffou.

M. Pierre Hippolyte Turquand, magnétiseur et spirite, après de longues souffrances, s'est dégagé de la matière : ce fut un homme de bien, très-dévoué, qui laisse un bon et durable souvenir ; sa compagne fidèle demande aux spirites, ses frères en croyance, d'évoquer celui qu'elle a toujours aimé et estimé.

Sur sa tombe, où se pressaient de nombreux et sympathiques amis, deux orateurs ont prononcé de belles et généreuses paroles.

BIBLIOGRAPHIE

L'Académie française vient de décerner le prix Montyon à notre excellent confrère M. CAMILLE FLAMMARION, pour son remarquable ouvrage : L'ASTRONOMIE POPULAIRE. Elle consacre ainsi un succès bien légitime et sans précédent dans l'histoire de la librairie scientifique.

Nous apprenons, en effet, qu'on a déjà dû réimprimer cet ouvrage à plus de 40,000 exemplaires et que, loin de se ralentir, l'enthousiasme des lecteurs oblige en ce moment l'éminent astronome à publier, en supplément, une DESCRIPTION GENERALE DU CIEL, à l'aide de laquelle chacun pourra désormais lire dans le ciel comme dans un livre.

L'ASTRONOMIE POPULAIRE et son supplément combleront une lacune profonde dans l'instruction publique, et tous les amis du progrès féliciteront l'auteur de cette grande œuvre.

10 fr., avec port 12 fr., relié 16 fr.

Aventures d'Isidore Brunet.	3 50	— 4 port payé.
Choses de l'autre monde.	3 50	»
Le doute.	3 50	»
L'esprit consolateur.	3 50	»
Entretiens sur le spiritisme.	1 50	1 70
Recherches sur le spiritualisme.	3 »	3 85
Collection générale par A. Babin.	8 50	10 »
Spiritisme devant la science.	1 50	1 70

M. Charles Fritz, de Bruxelles, nous annonce que M. de Turck, ancien diplomate, fait imprimer un essai de catéchisme spirite, qui sera vendu 0,40 centimes, et 0,50 centimes, port payé,

Nos lecteurs, qui voudraient posséder cette brochure que l'on nous recommande, nous enverraient 0,50 centimes.

La *Solidarité spirite, société de concours mutuel*, prévient tous les adhérents à son œuvre qu'elle est autorisée par le ministre de l'intérieur et que chacun l'aidera à continuer son œuvre fraternelle et morale, en faisant inscrire de nouveaux membres parisiens comme membres de la société.

Les statuts sont déposés dans tous les groupes, chez M. Gourdon, président, 51, rue Vauvillers; chez M. Berçot, L. secrétaire, 23, rue royale.

MUTUALITÉ SOCIALE PAR M. GODIN LE GUISE.

Le fondateur du Familistère à Guise, couronne son œuvre par une association du capital et du travail, entre lui et les ouvriers les plus méritants, de son usine; pour bien définir cette œuvre, il a édité (après des pensées préliminaires qui font honneur à cet homme éminent), un volume in-8, où se trouvent avec des nations préliminaires, les statuts de l'association et ses rélements.

La *Revue Spirite* était imprimée lorsque nous avons reçu ce volume, *Mutualité sociale*; nous nous réservons pour le mois prochain, désirant autant que possible, faire un compte-rendu très-clair, très-explicite de l'œuvre, des faits et des principes sommaire qui ont guidé M. Godin dans sa fondation.

Prix du volume, avec gravure du Familistère et des ateliers : 5 francs pris à notre librairie.

M. Godin, demande toujours pour le Familistère, un Jardinier âgé de moins de quarante ans, capable de diriger le travail de jardins potager, fruitier et d'agrément, et pouvant faire chaque semaine, un cours de ardinage aux enfants des écoles de l'établissement

Le Gérant : H. JOLY.